Sœur Marie Delteil
Converse

La Madeleine

Jeanne Delteil, en religion Sœur Marie, naquit à Bélaymas de parents très chrétiens. Elle avait trois frères qui s'occupaient avec leurs parents de l'exploitation d'une métairie en laquelle elle remplissait les modestes fonctions de bergère.

Jeanne, voyant la gêne au foyer domestique, se décida à se placer à Bergerac chez des protestants. Cette famille, fort honorable d'ailleurs laissa à la jeune fille la liberté de pratiquer sa religion et de cultiver la piété semée en son coeur par les leçons du bon Curé de son village et par les inspirations de son Ange gardien. Jeanne aimait le Bon Dieu de toutes les forces de son coeur virginal et, elle fuyait instinctivement tout ce qui aurait pu nuire à son âme. Aussi une voix secrète ne tarda-t-elle pas à lui montrer le néant des choses terrestres et la beauté, les attraits, les trésors infinis de Celui qui devait être un jour l'épouse de cette âme. De temps en temps, Jeanne venait à la Communauté de la Madeleine, y voyait nos vénérables Sœurs anciennes, s'édifiait au spectacle de leur vie si austère, si régulière et si fervente. Les sages conseils qu'elle en recevait, les pieuses maximes par lesquelles ces Saintes Mères s'efforçaient de mettre la jeunesse à l'abri des pièges du monde et du démon se gravaient dans le coeur de la petite domestique et y allumaient et y alimentaient le feu du divin amour. Il devint si ardent que Jeanne, surmontant sa grande timidité dévoila bientôt à Mère Laville l'ardent désir qu'elle avait d'embrasser la vie religieuse.

Cette bonne Mère l'accepta comme prétendante converse le 20 août 1862. Admise à prendre le Saint habit l'année suivante, la novice se fit remarquer par sa grande humilité, vertu qui domina, qui embauma, qui perfectionna dès lors, et jusqu'à la fin de sa vie, les moindres actions de notre douce et bonne Sœur Marie

Le 20 octobre 1864, cette chère Soeur fit ses voeux dans la Chapelle de la Communauté de la Madeleine (où par une faveur particulière accordée par nos Supérieurs à Mère Laville) elle avait passé ses deux années de probation.

Née le 28 Mai 1836, Sr Marie avait déjà 28 ans. Elle fut le dernier anneau de cette belle chaîne d'âmes religieuses qui se vouèrent à Dieu dans cette maison.

Soeur Marie eut pour emploi principal la cuisine. Elle s'en acquitta toujours avec esprit de foi, humilité, pureté d'intention, soin minutieux, propreté exquise. Elle s'y montra toujours prévenante et attentionnée pour les Soeurs malades ou âgées. Elle aimait à préparer aux enfants du pensionnat les mets qui leur plaisaient le plus et s'ingéniait à procurer des douceurs à celles qui étaient souffrantes. Ses soins à ces chères petites étaient si maternels et si constants qu'ils la firent maintes fois taxer de faiblesse.

L'attachement de Soeur Marie pour la Communauté était très grand, elle souffrit beaucoup lorsque l'Asile des Vieillards et le pensionnat ne firent plus qu'une Communauté (et plus encore lorsque le Pensionnat disparut par ordre ministériel).

Toujours simple et vertueuse, Sr Marie quitta la petite cuisine du Pensionnat dès la réunion des deux oeuvres pour se mettre sous la direction d'une autre Soeur à la grande Cuisine qui devait pourvoir dès lors non seulement aux besoins de l'Asile, mais encore à ceux de la Maison de retraite et du pensionnat. Le travail y était énorme, excessif même. Sr Marie en prenait la plus grande part qu'il lui était possible et cette part elle l'accomplissait avec une abnégation, une humilité, une douceur, une patience, une exactitude, un silence et un soin qui édifiaient profondément son entourage.

Nous la trouvions toujours d'humeur égale, pleine de déférence, de respect, de dévouement et

de charité. Calme, modeste, recueillie, pieuse et d'une régularité parfaite, elle a vraiment passé en faisant le bien tant la vertu rayonne même de l'emploi le plus obscur et de la vie la plus cachée.

Frappée par la maladie et usée par le travail, S. Marie se vit réduite à l'inaction à l'âge de 82 ans. Elle accepta cette dernière épreuve avec l'humble sérénité dont elle était des longtemps coutumière. Souvent d'ailleurs Son divin Epoux Se donnait à elle dans son Sacrement d'amour. Là elle puisait la force, le courage dont toute âme a besoin pour faire le voyage du temps à l'éternité. Bientôt sonna l'heure dernière et Soeur Marie, encouragée par Sa bonne Espérance, soutenue par les prières de Ses Soeurs quitta la terre pour aller rejoindre au Ciel cette phalange de Vierges qui ont été et seront toujours la gloire de la Communauté de la Madeleine de Bergerac.

C'était dans le courant de l'été de 1919, Soeur Marie était dans la 84e année de Son âge et dans la 55e de Sa Profession.

Elle était née des mariés Pierre Deltel et Catherine Heytout le 28 mai 1836 au village de Chavinel Commune de Belaymas.

1919

Mère Cécile Chatre

Bergerac

Au nombre des charges confiées par Monseigneur Geaugeas à Monsieur le Chanoine de Lavalette Montluzin, il en était une qui obligeait ce Saint ecclésiastique à maints déplacements: Je veux parler de la direction des Bêtes disséminées dans le Diocèse.

Ces pieuses filles vivaient isolées de ci de là en quelques pauvres bourgades où elles S'efforçaient de faire tout le bien qu'il leur était possible.

Il va sans dire que leur bienfaisante faveur ne s'exerçait ni sans difficultés, ni sans danger... Aussi apprécièrent-elles très vite la sagesse, la prudence et la bonté de leur zélé directeur.

Parmi les meilleures, celui-ci découvrit bientôt une âme d'une générosité à la fois si ardente et si profonde qu'il la jugea appelée à une vie plus parfaite et destinée à un plus vaste champ d'action.

Il l'orienta donc vers Sainte-Marthe où elle nous arriva le 1er Septembre 1863, c'est à dire dès que les vacances eurent dispersé les élèves de la petite école qu'elle dirigeait à

La nouvelle prétendante se nommait Marie Chosse et était native de Saint Pierre Salette en Haute Loire où elle était venue au monde le 8 octobre 1838. Elle apportait de son beau pays une très ardente dévotion à la très Sainte Vierge et, du foyer paternel, une foi assez robuste pour transporter les montagnes... Ces chères montagnes, où elle avait laissé une famille bien-aimée, elle s'efforçait de les oublier ou, au moins de ne s'en souvenir que pour renouveler le sacrifice qu'elle en avait déjà très généreusement fait à Dieu.

Sr Marie était d'ailleurs entretenue et stimulée en ces dispositions toutes viriles par l'un de ses frères, qui, vers la même époque, embrassait la vie religieuse dans l'Institut de la Doctrine Chrétienne.

Intelligente, active, aimable, pleine d'entrain, la jeune postulante était surtout pieuse et dévouée. La droiture de son caractère, sa franchise, un peu vive peut-être, sa cordialité toute ronde, la simplicité qui se reflétait dans son attitude et en toutes ses actions disaient très haut qu'elle agissait pour Dieu seul et qu'elle s'ambitionnait d'autre estime et d'autre amour que les siens. — La Maîtresse des Novices et la Communauté

trouvaient en Soeur Marie une grande affinité avec nos Vénérées Soeurs anciennes : c'était la même foi simple et virile, et cette charité qui ne connaît point d'autre mesure que celle de l'abnégation poussée jusqu'à l'immolation absolue. — En conséquence, abrégeant le Noviciat de la fervente Béate, on l'admit à revêtir le Saint habit dès le 6 avril 1864. Elle le reçut des mains de Monseigneur Dabert et Sa Grandeur excita elle-même les 7 jeunes récipiendaires de ce jour béni à un amour toujours plus intense pour leur céleste épouse. Elles sortirent donc de la Cérémonie toutes passionnées pour le devoir et tout enthousiasmées pour le Sacrifice.

Les épreuves du Noviciat bien loin de ralentir cette ardeur ne firent que l'accroître en l'âme de S. Marie Thècle Chazze. En dehors des exercices de Communauté où Sa régularité et Sa ferveur étaient remarquables, la chère Novice était chargée de la Salle d'asile ouverte tout exprès semblait-il pour qu'elle pût y donner la mesure de Son dévouement et de Ses aptitudes. Notre bonne Mère Cécile était la directrice de cette oeuvre besogneuse et pénible, mais Sa meilleure auxiliaire était assurément Soeur Thècle. Celle-ci excellait dans l'art de contenir, de faire manoeuvrer, de charmer et d'instruire le flot des petits enfants qui affluaient à l'asile. Du matin au soir, elle S'occupait d'eux avec une bonté toute maternelle et on la trouvait toujours attentive à prévenir et à empêcher toute qui aurait pu préjudicier tant soit peu à l'âme ou au corps de ces chers enfants. — Les choses allèrent ainsi à la satisfaction générale des familles et de la Communauté jusqu'à la profession de S. Marie-Thècle. Elle la fit avec une indicible joie le 7 avril 1865 en la fête de Notre-Dame des 7 Douleurs et, tout aussitôt, elle alla porter aux enfants de l'Asile du Thouin, les Soins tout maternels dont ceux de la Cité bénéficiaient depuis le 11 avril 1864. S. Thècle demeura 3 ans à l'Asile de la rue Tourvielle. Elle le quitta en 8bre 1868 pour se rendre à Mussidan comme Institutrice Communale

Soeur Thècle demeura six ans occupée de ce grand labeur en lequel elle excella à tous les points de vue. Aussi l'estime des familles et l'affection des enfants pour la vertueuse maîtresse allaient-ils croissant lorsque l'annexion d'un quartier militaire à l'Hôpital de Bergerac obligea nos Supérieures à envoyer à ce nouveau poste une Soeur capable de le remplir avec autant de sagacité et de prudence que de dévouement et de bonté. D'un commun accord leur choix tomba sur Soeur Thècle et celle-ci ne trompa point leur attente. D'ailleurs la joyeuse promptitude qu'elle mettait en tous les sacrifices amena encore sur Soeur Thècle le choix de l'autorité lorsqu'il fallut pourvoir au remplacement de la Vénérable Soeur Fanny Supérieure de l'Hôpital de Villefranche décédée le 1876.

Au mois d'octobre 1874, notre chère Soeur Thècle cumula donc les fonctions d'hospitalière et celles d'institutrice Communale à Villefranche du Périgord. Bien secondée par Soeur Dorothée et Soeur Marie Noëlle, elle n'éprouva d'abord aucune difficulté à gouverner et à faire prospérer ces deux oeuvres. Mais au bout de quelques années, les éloges donnés de toute part à la bonne administration de Mère Thècle, joints aux succès de son école firent naître les plus mesquines jalousies. Dès lors la vie de la bonne Supérieure ne fut plus qu'un douloureux combat dans lequel la vérité et la vertu avaient à lutter sans cesse contre la malice et la fourberie. Ces passions misérables, puissamment armées par les odieux décrets de 1881, réussirent à faire laïciser l'école de Villefranche dès 1886. Ce succès ayant augmenté leur audace, elles s'acharnèrent dès lors contre l'hospice bien résolues à le faire laïciser aussi.

Les chères Soeurs, qui pleuraient sans consolation les âmes de leurs enfants livrées à Satan, supportèrent durant trois années les procédés les plus inqualifiables et les pires injures dans l'intérêt

des âmes de ces autres enfants, les vieillards, qu'elles auraient voulu ne quitter qu'après avoir assuré leur bonheur éternel. Cependant les vexations devinrent si violentes que le Conseil de la Congrégation décida le rappel des Soeurs de Villefranche qui nous revinrent le 20 Juin 1889.

A l'annonce de leur départ, la population de Villefranche se souleva en masse!.. Rougissant de n'avoir pas osé imposer silence et réduire à néant leurs audacieuses cabales, aux meneurs, une foule de braves gens escortèrent les Soeurs les suppliant de revenir soigner leurs pauvres et instruire leurs enfants. Devant cette attitude de la population, on jugea bon de caler doux, on laissa les Soeurs ouvrir au mois de 7bre suivant une école libre, on leur abandonna même la jouissance d'un jardin, on les leurra dans la promesse de leur rendre l'hospice... Ayant ainsi calmé la population crédule de Villefranche, on atteignit l'époque des élections et aussitôt on changea de face. Au reste les persécutions pour être sourdes et cachées de 1889 à 1892, n'avaient pas été moins pénibles. Mère Thècle les avait supportées avec calme, n'y mettant d'autre opposition que la prudence du Serpent unie à la simplicité de la colombe. Il était évident que la situation ne serait plus tenable dès que l'adversaire le plus acharné de la religion serait à la tête du Canton. Nos pauvres chères Soeurs quittèrent donc définitivement Villefranche au grand déplaisir de la bonne population et à la grande joie des suppôts de Satan!..

Dix années passées mi-partie à l'orphelinat de Bergerac, mi-partie à l'hospice de Domme dédommagèrent un peu Mère Thècle des amertumes et des tribulations dont elle avait été abreuvée à Villefranche. Malgré les avantages du climat et les excellents procédés de l'entourage, la santé de Mère Thècle, trop fortement ébranlée et compromise par les épreuves et les privations précédentes, ne se rééquilibrait cependant point.

Inquiètes de cet état de souffrance, qui allait s'aggravant assez pour qu'il ne fût plus possible à la vaillante malade de le dissimuler, nos Mères envoyèrent Mère Thècle à Larnaye en qualité de reposante vers la fin de 1902. Il est inutile de dire que ce repos fut plein d'activité. La chère Mère avait mille industries pour se rendre utile, elle édifiait constamment par sa régularité, son obéissance, sa piété, sa mortification et cette charité qui savait toujours épargner aux autres ce qui aurait pu les chagriner, les inquiéter, les troubler. A son contact on gagnait toujours une provision de force, de joie, de paix et de confiance.

Trois années passèrent ainsi après lesquelles il fallut courir à de nouveaux travaux et, hélas! à de nouvelles épreuves! Montpon fut, en effet, comme Villefranche un calvaire pour notre chère Mère. La guerre faite aux Sœurs de l'hospice depuis une année environ, allait s'aggravant il fallut toute la prudence et toute la patience de Mère Thècle pour en soutenir les assauts durant trois années sans faiblir. Il y eut même en ce combat beaucoup plus d'amertumes qu'en celui de Villefranche car celui-ci était l'effet de la malice de quelques meneurs intimidant la masse, tandis que celui-là dévoilait l'animosité ardente et toute gratuite du grand nombre. Laissons au journal le soin de détailler la fermeture de ce pauvre hospice ou plutôt son abandon par le départ forcé de nos pauvres Sœurs!... Disons seulement combien l'âme de Mère Thècle bénéficia de cette longue et cruelle épreuve: Elle en sortit plus généreuse et plus forte que jamais, plus détachée d'elle-même, plus désireuse de dédommager le Bon Dieu, plus soigneuse de prier pour les pauvres enfants et vieillards livrés à des soins mercenaires et à un enseignement athée

D'autre part Son coeur surabondait de miséricorde pour les pécheurs insensés qui avaient pris plaisir à ruiner Ses oeuvres et à remplir Sa vie de tourments. Nous croyons pouvoir affirmer que l'on ne surprit jamais sur Ses lèvres aucun mot tant soit peu aigre ou amer pas plus à leur sujet qu'à celui d'aucune autre personne. Elle aimait à répéter au contraire en leur faveur la sublime parole de Jésus crucifié : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font !... »

Après une année de repos passée au Choisin auprès de notre Vénérée Mère Emmanuel, Son ancienne Maîtresse des Novices, Mère Thècle fut chargée du gouvernement de la petite maison dite "de la Convalescence" ouverte depuis 1906 grâce aux libéralités de Mme Fougère en faveur de cinq pauvres femmes catholiques et âgées. Notre chère Mère passa en ce lieu les dernières années de Sa vie. Elle y créa une petite chapelle où elle aimait à venir déverser aux pieds de Son divin Epoux le trop plein de Son coeur toujours aussi ardent qu'aux beaux jours de Sa jeunesse. C'était toujours avec Jesus qu'elle vivait, qu'elle agissait et qu'elle souffrait. Dévorée nuit et jour par de cruelles douleurs rhumatismales, elle demeurait cependant toujours debout, toujours active, toujours animée et bonne. D'ailleurs si la souffrance, la fatigue ou la vivacité naturelle lui arrachaient quelque gémissement ou quelque impatience ce n'était jamais qu'une étincelle, un éclair aussitôt séparé par un sourire, une bonne parole, un procédé tout maternel. On arriva ainsi jusqu'au milieu de l'année 1919. La maladie fit alors des progrès considérables et la vie de Mère Thècle se transforma en un crucifiement. Elle le subit avec un amoureux abandon au vouloir divin. Transportée à l'hôpital le 29 octobre elle y édifia profondément les Soeurs qui l'entouraient de leurs soins et y exhala enfin Sa belle âme le 21 janvier en la fête de la présentation de la Très Sainte Vierge. Nous aimons

à penser que présentée par Marie au Souverain Juge, elle aura reçu une Sentence favorable de Celui qui ne laisse pas Sans récompense un verre d'eau donné en Son Nom

21 Novembre 1919.

Mère Sophronie Culine

Ribérac

« Hier Jeudi, au milieu d'un grand concours de « peuple, ont été célébrées les obsèques religieuses de Mère « Sophronie Culine Supérieure de l'Hôpital « Trente-cinq ans durant, elle a Soigné les pauvres « et les malades de Ribérac et c'est avec une religieuse « émotion, une respectueuse reconnaissance que nous « nous inclinons devant Sa dépouille mortelle

(Le 21 7bre 1844) entra au Noviciat le 4 8bre 1864, revêtit le 3e habit le 25 8bre 1865 et fit profession le 1er mars 1867

« Elle naquit à Bergerac, en Dordogne et Son âme « d'enfant fut trempée dans la Foi robuste et les tra « ditions chrétiennes d'une famille patriarcale. « De bonne heure elle conçut et caressa un idéal « de renoncement et de dévouement qu'elle demanda « bientôt à réaliser en frappant à la porte du Couvent « S'attacher à ces débris de l'humanité que le monde « relègue dans Ses hôpitaux; renoncer aux joies de « la famille et à l'affection des Siens pour se créer « une nouvelle famille de ceux dont le monde ne « veut pas, et, par Surcroît, S'habituer à toutes les « ingratitudes, voilà ce dont elle rêvait à 18 ans, « voilà ce qu'elle réalisa durant cinquante années de « vie religieuse à l'hôpital de Bergerac d'abord, « à l'Hôpital de Ribérac ensuite.

« Elle Se montra toujours et partout hospitalière intel- « ligente. L'intelligence d'une hospitalière ne consiste « pas dans ces qualités brillantes, que Dieu cependant « lui avait largement départies, ni dans cette culture, « dont, à l'occasion, elle Saurait si bien tirer parti; « mais elle est intelligente l'hospitalière qui ne connaît

« d'autre place que le chevet de ses malades, d'autres droits que « de se dépenser, d'autres limites que les heures de la nuit « ajoutées aux heures du jour !... A rempli ainsi son rôle, « l'hospitalière d'une vie et c'est pour elle l'art suprême, « Sœur Sophronie y excella.

« Depuis 16 ans, elle dirigeait l'hôpital de Réhéréac « et l'on se demande ce qu'il fallait admirer le plus « de son jugement impeccable ou de son dévouement « sans limites, de son habileté à distribuer les charges, ou « du besoin qu'elle avait de les porter toutes, de son art « à tirer profit de tout pour le bien de son œuvre, ou « de l'autorité avec laquelle elle imposait aux autres « ses propres sacrifices. Si nous ajoutons qu'elle était « en même temps très humble et, volontairement, très « effacée, nous aurons donné la note caractéristique « et le complément de sa physionomie morale.

« Et, c'est tout cela qui lui avait conquis la « vénération affectueuse de tous, c'est tout cela qui « amenait à ses funérailles cette foule émue où se « pressaient, en se coudoyant, les premiers magistrats « de la ville, et les pauvres ses plus chers amis.

« C'est tout cela, qu'au nom de la population « chrétienne de Rhéréac, Monsieur l'Archiprêtre « a tenu à dire, avant les dernières prières, en « demandant à celle qui fut la Mère des pauvres « de Rhéréac, de continuer encore auprès de la « queteuse de la vie son rôle d'hospitalière intel « ligente et dévouée.

« De longtemps on se souviendra à Rhéréac la bonne « Mère Sophronie ; ses œuvres de miséricorde l'ont « accompagnée au tribunal de Dieu, leur souvenir « reste ici-bas comme un exemple et une bénédiction

(Journal de Rhéréac 17 Mars 1919)

Mes M.

« Quand, il y a 8 jours à peine, j'avais eu entretien « avec Madame la Supérieure de notre Hôpital au « sujet du service journalier de cet établissement

« J'étais loin de penser que j'aurais aujourd'hui l'honneur
« de prononcer sur la tombe de cette digne et vénérée
« Mère quelques paroles d'adieu ! -
« Certes si j'écoutais la voix mystérieuse qui s'é-
« -chappe de son cercueil, je garderais le silence.
« Sœur Sophronie n'aimait à être louée ni durant
« sa vie, ni après sa mort ! - Mais, en face de cette
« foule si nombreuse et si recueillie, quand je devine
« au fond des cœurs tant d'estime profonde, tant de
« sympathie respectueuse, tant d'affectueuse reconnais-
« -sance pour notre Vénérée défunte, comment ne pas
« prêter une voix à des sentiments si nobles ? Comment
« aussi ne pas tirer d'une mort qui couronne une
« vie si exceptionnellement édifiante de hautes leçons
« de vertus ?
« Sœur Sophronie fut en effet une religieuse
« d'une rare distinction. Par son intelligence élevée
« par l'esprit subtil avec lequel elle saisissait et
« démêlait les questions les plus complexes, par son
« cœur loyal et bon qui compatissait à toutes les in-
« -fortunes, par son énergie virile qui menait à
« bien chacune des tâches qu'elle assumait, par sa
« charité inépuisable, Sœur Sophronie devait rendre
« et a rendu autour d'elle les services les plus
« signalés. On cite à sa louange nombre d'actes
« vraiment admirables et par leur héroïsme et par
« leur continuité, et par leur multiplicité
« Au reste son dévouement et son esprit de sacrifice
« se révélaient assez déjà dans l'accomplissement
« scrupuleux de sa tâche quotidienne
« On comprend qu'après avoir joui pendant 33
« ans du spectacle de cette vie d'abnégation chré-
« -tienne la population de Meilhac se soit
« levée tout entière émue et attendrie pour
« déposer aux pieds de S. Sophronie les hom-
« -mages de sa respectueuse reconnaissance

(Discours de Mr Camarelle adjoint au Maire

..... « En qualité de Maire de Nibelsac et de « président de la Commission administrative de l'Hôpital, « je m'incline très bas devant celle qui fut l'âme « constamment dévouée de cette maison et dont l'activité « bienfaisante, et toujours judicieusement attentive, présida « inlassablement à l'administration parfaite d'un « établissement qui lui doit le meilleur de sa réputation « et de sa prospérité.

« Mais ces qualités d'ordre et de raison « admirables déjà par elles-mêmes étaient accompa- « -gnées des plus généreuses vertus de cœur et du dévoue- « -ment dont il a pas cessé de s'embellir la vie de « celle qui emporte nos regrets unanimes.

« Qu'il me soit permis à cet égard, « d'ajouter à la douleur générale causée par cette « disparition le très réel chagrin que j'éprouve tout « personnellement devant la mort de celle qui fut « l'objet d'une de mes plus respectueuses admira- « -tions.

« Il n'est pas un malade qui n'ait « conservé en sa mémoire et en son cœur le « souvenir toujours attendri du sourire réconfortant « et consolateur qui fut très souvent l'aide le « plus précieux de la science des médecins

« Celle qui nous quitte a également adouci « les souffrances de nos chers et glorieux blessés et, « malgré son grand âge, en dépit d'accablantes fatigues, « elle a tenu comme une sentinelle de la charité à « accomplir son sublime devoir sans défaillance « jusqu'à son dernier souffle. Elle est donc tombée « elle aussi au champ de l'honneur et nous devons « conserver pieusement une gratitude profonde « à la bonne et grande Supérieure dont l'ombre « tutélaire planera toujours sur cet hospital « qu'elle a tant aimé !... »

Mme Sophronie est décédée le 13 8bre 1919

Lettre de Mr Brunet maire et Député de Nibelsac à Mr Lamarelle qui en donna lecture au cimetière à la suite de son propre discours. 16 8bre 1922

Soeur Hilarie Giraud

Eymet

St Hilaire d'Estissac - est un charmant petit bourg où la magistrature est exercée de temps presque immémorial par un membre de la famille Giraud. C'est dire assez combien cette famille est estimée et quel ensemble de qualités administratives et morales s'y transmet. Aut de génération en génération.

Honneur et prudence semblent être sa devise et rien n'entame son caractère intègre, sage et loyal parce qu'elle puise sa force dans la foi profonde et pratique de ses aïeux.

Or le 25 9bre 1841, en la fête de Ste Catherine (Vierge prudente et sage s'il en fut onques) le foyer de Monsieur le Maire de St Hilaire d'Estissac était en fête : Une petite fille venait d'y prendre place et tout était joie autour de son berceau.

Le premier soin que l'on prit de l'enfant fut de l'enlever au pouvoir du démon en lui faisant conférer le baptême. On la nomma Léa en l'honneur du grand-père et parrain qui s'appelait Léon, et faisant plans et projets pour son éducation, on prévit son avenir et on résolut de le faire solide à tous égards.

Pour y parvenir, d'une part on se livra avec ardeur à un travail incessant, on observait une économie scrupuleuse, et, d'autre part on élevait l'enfant virilement, la pliant au devoir dès le premier éveil de sa raison et exerçant au laseur le premier usage de son intelligence, les premières forces de ses petites mains. Au reste ni mièvrerie, ni caresses exagérées et amolissantes. Jamais en récompense de ses efforts on ne donnait à Léa ni bonbons, ni gâteaux ni superfluité d'aucun genre. On se contentait d'un sourire ou d'un bon mot : Allons, c'est mieux, à la bonne heure !" Et on avait bien soin d'ajouter : « Demain il faudra encore faire plus et mieux, sans quoi ..."

Vive Aemie en haleine, l'enfant ne pouvait

ni concevoir d'orgueil, ni se complaire en elle-même, ni glisser vers la paresse ou la sensualité.

En ce temps-là, d'ailleurs, les pères et les mères n'avaient point mis en oubli les axiomes de la Ste Ecriture relatifs à l'exercice de cette puissance divine, toute pétrie de force et d'amour qui a nom "l'Autorité" Ils savaient que "Qui aime bien, châtie bien" et que "Celui qui épargne la verge à son fils le hait" Ils usaient donc de la verge. La petite Léa, dont le caractère était difficile et la volonté opiniâtre avait, comme son frère, une large part dans cette application des oracles sacrés. Aucune faute, aucun manquement, aucun oubli ne passait inaperçu. Après la réprimande verte et sévère venait l'infaillible châtiment. On ne cherchait point à s'y soustraire on s'y soumettait humblement, on convenait qu'il était juste de le subir et, tout en larmes, on promettait de ne plus le mériter jamais. Hélas !.... Peu à peu cependant sous l'inflexibilité d'un tel régime la volonté se pliait au devoir, l'humeur s'adoucissait, la petite fille devenait plus soumise, plus appliquée, plus soigneuse de ne rien se permettre qui pût affliger ses bons parents. Et les années aidant Léa se transformait en une jeune personne très sérieuse, très laborieuse très estimable et très estimée.

D'ailleurs la crainte n'étant que le commencement de la sagesse, la vertu de la jeune fille s'épurait par le contact de son âme avec l'hôte divin du tabernacle. Bientôt l'amour de Jésus fut le premier mobile de ses actions et de progrès en progrès Léa fut amenée au Noviciat de Ste Marthe dans toute la fleur de ses 18 printemps en la fête de Ste Cécile le 22 9bre 1859. En raison de cette grande jeunesse et, peut être aussi, à cause d'une certaine originalité de caractère le postulat fut prolongé jusqu'au 3 8bre 1861, mais la seule année canonique suffit pour le Noviciat et dans toute la joie de son âme, le 3 8bre 1862 Ste Hélène Giraud devint l'épouse de N.S. Mère Emmanuel Peyrot avait façonné à l'immolation d'elle même cette âme un peu rude et M. l'Abbé de Monbrun avait jeté à pleines mains la bonne semence en son cœur.

Dès lors partout où la sainte Obéissance envoya S. Hilarie, on fut édifié de sa très grande fidélité aux moindres iotas de la Règle et de sa ponctualité admirable à tous les exercices religieux.

La perfection avec laquelle elle s'acquittait de ses emplois et de son inlassable activité la firent successivement utiliser en toutes sortes de travaux. Tantôt maîtresse de classe, tantôt infirmière, tantôt cuisinière, elle s'acquittait avec le même soin minutieux et persévérant de tous les offices quels qu'ils fussent. On la trouvait dans la même journée lavant la vaisselle ou fabriquant des fleurs, ravaudant les ornements d'église ou entassant la lessive. Comme elle était bonne à tout on lui laissa bientôt une liberté si large, que, insensiblement, le naturel revenant au galop, la volonté propre se fit jour en manies inconscientes et parfois en petites saillies d'humeur qui servaient sans cesse d'aliment à son humilité.

Sauf deux courts intérims dans les Communautés de Domme et Saint-Blanche, la vie religieuse de S. Hilarie s'est écoulée à Vanzac (10 ans) à Castillonès (11 ans) à Bergerac (2 ans) à Salade (6 ans) à Issigeac (2 ans) à Eymet (8 ans) à St Avit (4 ans) les derniers de cette existence toute remplie de sacrifices généreusement accomplis. Devenue infirme dans cette chère maison, elle consentit malgré mille regrets et mille répugnances à se laisser transporter à Eymet où après avoir souffert avec une pieuse résignation l'espace de 32 semaines, elle a rendu son âme à Dieu dans la 79e année de son âge et la 58e de sa profession le 23 Janvier 1920.

Sœur Azarie Robert

Mussidan

Certes la terre a des sourires et des charmes, des jours ensoleillés et des sentiers fleuris : Mais, en beaucoup plus grande abondance encore, on y trouve des chagrins et des pleurs, des vents et des tempêtes, des jours sombres et des chemins pierreux.

La Providence le veut ainsi parce que la souffrance est la clé du Ciel. Unies à celles du Sauveur nos douleurs sont des sources de mérites et de gloire. En mettant nos pas dans les traces sanglantes de celles du Souverain Maître, en nous appuyant sur Marie, Reine des Martyrs, nous ne saurions ni murmurer ni gémir, et, bien au contraire, nous bénissons les épreuves et les Croix comme les gages les plus précieux de notre félicité éternelle et nous les aimons comme les preuves les plus manifestes de l'amour de notre Céleste Epouse.

La vie de Sœur Azarie, toute tissée de sacrifices, d'abnégation, d'obscure immolation (en raison des souffrances physiques et continues qui la réduisaient souvent à l'impuissance) fut une généreuse mise en pratique de l'abandon absolu aux vouloirs divins qui la rivaient tous-jours plus douloureusement à la Croix.

Elle était venue au monde sur la paroisse Saint Martin, en l'Ile de Noé le 7 mai 1890. Les épouse Edmond Robert et Virginie Micheiraud ses père et Mère, l'élevèrent avec soin.

Très bien douée, à tous les points de vue, très douce et soumise surtout, l'enfant profita dans une très large mesure des leçons et des exemples qui lui furent donnés. Sa distinction native, sa grâce, les charmes de sa physionomie souriante et aimable, l'activité et l'adresse

avec lesquelles elle exécutait de merveilleuses broderies et de fines dentelles en firent bientôt l'orgueil de sa famille et l'envie de toutes les jeunes filles du pays. Théodora cependant ne partageait jamais leurs fêtes. Sa santé y fut toujours un empêchement absolu. D'ailleurs les plaisirs préférés de la jeune fille, elle les goûtait auprès du tabernacle aux pieds du divin Roi, ou dans la solitude de sa chambrette à songer aux souffrances de Jésus et à chercher les moyens de Lui prouver son amour. C'était aussi une joie pour elle de s'entourer des petits enfants de Saint-Martin et de leur apprendre à prier, à chanter de pieux cantiques et surtout à leur enseigner le catéchisme. Sous prétexte de leçons d'ouvrage, elle attirait aussi les grandes fillettes à ses côtés et quelle aimable morale, quelles douces leçons de vertus se déversaient alors de son cœur dans les âmes de ces chères enfants! Elle aimait encore les malades et les pauvres et, peu satisfaite de ne pouvoir faire pour eux qu'un apostolat forcément restreint, elle songea bientôt à consacrer sa vie tout entière aux œuvres de bienfaisance. Les tristesses de la guerre de 1870 aidèrent la jeune fille à obtenir le consentement de ses parents. En raison de la délicatesse excessive de sa santé, ils exigèrent seulement qu'elle ne les quittât qu'à 21 ans révolus.

Théodora nous vint donc seulement le 15 août 1871. Elle fit son noviciat sous la direction de notre Sainte Mère Angèle, Mère du Sacré étant Supérieure Générale. C'est assez dire qu'elle fut bien étudiée, bien formée, bien préparée à tous sacrifices pour avoir Jésus et la vie éternelle. En raison de sa santé toujours chancelante, la nouvelle postulante dut attendre jusqu'au 4 avril 1873 pour recevoir le saint habit. En cette solennité, on lui donna le nom de l'une des trois jeunes

Hébreux qui exaltèrent si magnifiquement les œuvres divines parmi les ardeurs de la fournaise allumée par la colère de Nabuchodonosor. C'était sans doute pour que la jeune Sœur Azarie n'oubliât jamais de louer le Seigneur quelles que fussent les tribulations par lesquelles Il plaisait au Roi des Rois d'éprouver sa fidélité et d'épurer son amour.

Ce fut sa pratique constante, jamais les renoncements et les humiliations qui accompagnent la souffrance n'amenèrent à ses lèvres autre chose que des Alleluia des Gloria Patri, des magnificat. Sans doute en cela, elle violentait sa nature, elle subjuguait son amour-propre, elle immolait le moi humain, mais elle restait calme et sereine toujours. On la trouvait même généralement très gaie et sans cesse occupée.

Au Noviciat son humilité, son obéissance et l'égalité de son humeur plaidèrent éloquemment en sa faveur concurremment avec sa douce piété. Elle fit donc profession avec grande joie le 7 avril 1874.

Après quelques mois passés à l'orphelinat de Bergerac, S. Azarie fut donnée à la maison de Saint Jacques récemment fondée. Dans l'un et l'autre de ces établissements, elle fut estimée et aimée par les enfants qu'elle surveillait et qu'elle enseignait avec sollicitude patience, dévouement et bonté.

D'avril 1875 à octobre 1886, nous la trouvons à la Miséricorde occupée des leçons d'ouvrage des enfants, des surveillances et surtout de la lingerie où son état souffreteux la tenait souvent enfermée, mais jamais inactive. Il en fut de même à Sainte-Aulaye où notre chère Sœur demeura quatorze ans chargée des mêmes humbles fonctions. La laïcisation de l'école de cette localité et l'abandon de l'hospice qui en fut la conséquence furent des peines cuisantes pour le cœur plein de zèle de Sœur Azarie. Elle arriva ainsi toute meurtrie à l'hospice de Mussidan croyant tous-jours sa vie près de s'éteindre et cependant

s'efforçant toujours d'utiliser les forces défaillantes et de plus en plus amoindries. Pendant vingt ans, elle soutint cette lutte avec foi, avec amour, absolument abandonnée à la volonté crucifiante du divin Roi, et d'autant plus abandonnée même que les souffrances étaient plus vives, l'impuissance plus grandes et les humiliations plus profondes.

Ce fut dans ces sentiments qu'après avoir reçu les derniers Sacrements avec une grande ferveur, elle s'endormit pieusement dans le Seigneur le

2 décembre 1920

Soeur Amélie Laviolle

St Médard de Guizon

Soeur Amélie, religieuse professe de la Congrégation de Sainte-Marthe du Périgord était née à Bergerac le 11 mars 1861. Elle était la quatrième fille de Pierre Laviolle et d'Antoinette Tizeyhet tous deux originaires du Canton de Domme en Sarladais. Elle fréquenta l'école des Soeurs de Sainte-Marthe à la Miséricorde et connut là de bonne heure de dévouées et saintes religieuses dont elle garda toujours un vif et reconnaissant souvenir. La vocation religieuse se manifesta dès son enfance surtout après sa première Communion faite à l'église Notre-Dame, sous la direction de ses vénérées maîtresses. L'aîné de ses frères, appelé Joseph, avait été ordonné prêtre en 1874. Pendant que celui-ci était professeur au petit Séminaire, Lucie Laviolle vint l'y visiter le 19 mars et le bouquet de fête qu'elle lui offrit fut la déclaration de sa volonté arrêtée de se consacrer à Dieu dans la Congrégation de

Sainte-Marthe. Elle savait quel plaisir très grand elle apporterait par cette nouvelle au frère qu'elle aimait. Dans cette visite, elle était accompagnée de sa maîtresse, Soeur Mathilde Davèze qui fut témoin de la promesse et de la résolution de son élève.

Cette volonté d'entrer en religion, la jeune Lucie ne tarda guère à l'exécuter. Elle quitta sa famille et le monde pour entrer au Noviciat de Sainte-Marthe à Périgueux le 21 octobre 1881. En y entrant, elle pouvait dire: "Voici le lieu que j'ai choisi pour y établir mon repos dans le Seigneur."

Son postulat dura presque 2 ans, car elle fut autorisée à prendre l'habit le 25 Septembre 1883.

Après le postulat vint le Noviciat proprement dit qui dura une année et demie. Elle faisait profession en effet le 14 avril 1885. Son frère, alors professeur au grand Séminaire donna le Sermon de cette touchante Cérémonie. Soeur Amélie voulut garder le texte de cette allocution pour le relire de temps en temps.

Pendant tout le temps de son Noviciat, la nouvelle religieuse s'était pénétrée de l'esprit de la Congrégation qu'elle aimait.

Cet esprit était un composé de foi, d'humilité, de simplicité, de charité, de générosité et, par conséquent de pénitence et d'abnégation, de prière et de mortification.

Soeur Amélie n'avait pas voulu être religieuse à moitié. Elle le fut tout de bon et entièrement et cela fut d'autant plus méritoire que son caractère et son tempérament (tous les deux fort bouillants) y étaient fort opposés.

On a dit d'elle qu'elle fut toujours une religieuse sérieuse. C'était l'éloge unanime que ses compagnes faisaient d'elle. Pour atteindre ce but, elle n'avait fait que copier les anciennes Soeurs, les vénérées Mères de la Congrégation. Elle avait souvent entendu parler de Mère du Coulas, Supérieure Générale,

de la Congrégation, morte depuis peu de temps.
Elle eut sous les yeux les exemples et la vie parfaite de Mère Angèle Poché qui avait succédé à la prédécesseur, Mère Générale, et édifia de longues années la Maison Mère où elle vivait et toute la Congrégation qu'elle dirigeait.

La nouvelle professe ne tarda pas à être désignée pour l'enseignement des jeunes filles. En un petit nombre d'années elle reçut diverses missions dont elle s'acquitta avec zèle. L'école maternelle de Beaumont et celle de Ribérac, l'asile de Saint-Astier, l'école libre de Cubjac, le pensionnat de Belvès furent tour à tour les champs d'action. En ce dernier poste, elle retrouva Mère Céline qu'elle avait connue maîtresse à la Miséricorde de Bergerac et qui lui fut toujours très dévouée.

Enfin, en 1891, Sœur Amélie fut chargée de la quatrième classe au Pensionnat de Périgueux. Intelligente, instruite, soigneuse, pieuse, dévouée, Sœur Amélie savait à la fois se faire craindre et aimer de ses élèves toutes arrivées à cette période de transition entre l'enfance et l'adolescence qui a été qualifiée "d'âge ingrat". Elle en obtenait de sérieux efforts journaliers, un travail assidu et de nombreuses victoires sur la mauvaise humeur et l'esprit d'indépendance. Un grand nombre de ces enfants sont restées attachées à Sœur Amélie par les doux liens de la reconnaissance.

Un fâcheux accident de chemin de fer qui lui arriva un jour à son retour de Saint-Astier près de la Station de la Cave faillit lui ôter la vie et lui laissa une grave maladie de coeur. Afin de la faire reposer, ses Supérieures l'envoyèrent à la Maison de Retraite du Thouin près de la Cathédrale en 1907.

Elle passa dans cette Communauté les 13 dernières années de sa vie s'acquittant des travaux manuels qui lui étaient confiés.

Les fonctions de Sacristine lui furent attribuées d'une manière constante. Cet emploi religieux allait à son coeur. Elle aimait en effet la Sainte Eucharistie. Sa façon de l'adorer était de s'occuper de la propreté du Sanctuaire, de l'autel, de préparer, de réparer, de soigner les fleurs qui devaient l'orner. Elle apprit à tisser la dentelle du Puy pour composer de belles bordures de nappes, d'aubes, d'ornements divers. Elle aimait à décorer d'un beau ruban la clé du Tabernacle.

Sur la fin de son séjour ici-bas, elle fut priée de s'occuper de la réparation des vieux ornements du vestiaire de Saint-Trout. Son goût artistique et sa dévotion trouvèrent là matière à s'exercer. Son habileté et son adresse étaient vraiment remarquables et elle était heureuse de les utiliser d'une façon directe au service du divin Roi. Aussi après lui avoir offert son travail, elle s'y appliquait avec toute l'énergie et toute la patience réclamée par ces délicats et très compliqués raccordages.

Les opuscules du Vénérable Père Eymard (fondateur de la Congrégation des Prêtres du S. S. Sacrement) et intitulés: "La Divine Eucharistie" faisaient ses délices. Ces ouvrages à la fois théologiques, pieux et substantiels avaient développé en elle une dévotion toute spéciale pour l'Hôte divin du Tabernacle.

Cependant la fin approchait à grands pas, les crises de sa maladie de coeur se multipliaient, s'aggravaient... La mort très prompte de son plus jeune frère Emile, décédé à Saint-Méard de Gurçon, précipita le dénouement en terrifiant notre chère Soeur. Elle demeurait comme incrédule à la vérité de ce lugubre événement de famille. Sur la fin du mois d'août 1920 elle sollicita et obtint de la Supérieure Générale (mère M. Pierre Lafon) la permission d'aller visiter ses neveux dans ce lieu où son frère était mort le 26 février 1920. Sa nièce Antoinette Lavialle, mariée au docteur Fernand Mercier l'accueillit à bras ouverts et fit avec sa Mère, Mme

Veuve Laviille ; tout ce qu'elle put imaginer pour lui procurer le repos de l'esprit et du cœur..
Pendant cette courte halte à Saint-Méard, S. Lucie visita à loisir la tombe de Son frère tant regretté, pria et communia pour lui à l'église paroissiale puis se hâta de préparer Son retour à la chère Communauté du Chouin : Son départ était fixé au lendemain matin, après avoir pris Son léger repas du Soir, S. Lucie se promenait doucement au jardin avec Ses deux petites neveux lorsqu'elle fut subitement saisie et comme étouffée par une crise de Sa maladie de cœur ! Bien vite, le docteur Menier s'empressa de lui prodiguer tous les Soins et les Secours de Son art. La cure médicale la plus habile et la plus vigilante fut impuissante à conjurer le mal envahissant.
Deux Soeurs de Sainte-Marthe (Mère M. Mad. Chastin Assistante et S. Thérésia Lafarges) furent délégueés auprès de leur compagne malade afin d'aider à la soulager et à la guérir. Tous leurs efforts furent, hélas ! inutiles impuissants. Elles ne purent que l'encourager et la soutenir en cette cruelle épreuve !
Son frère aîné, chanoine à Perigueux, multiplia ses visites à la chère malade qui devint bientôt agonisante. A plusieurs reprises, il lui apporta le Saint Viatique.. Sentant Sa fin approcher, S. Amélie montra la plus parfaite résignation. Au milieu de ses terribles souffrances, on l'entendait répéter doucement : « Tout ce que Dieu veut, je le veux aussi ! »

Elle s'endormit dans la paix du Seigneur le lundi 27 Septembre 1920, non sans avoir fait pardonner à Sa Cté du Chouin les humbles et touchantes réparations par lesquelles nos bien-aimées mourantes ont toujours soin de nous édifier.

Les obsèques de Soeur Amélie eurent lieu en la fête de Saint-Michel Archange. Les 2 Soeurs qui l'avaient soignée, Mre le Chanoine Laviille et Sa belle-Soeur l'accompagnaient

Lorsque le corps de la défunte arriva à Bergerac par la route de Laforce et du Fleix, il fut entouré par une foule de ses compagnes en religion qui avaient connu et aimé la chère Sœur Amélie
Toutes les maisons religieuses de la ville de Bergerac et plusieurs de l'arrondissement avaient voulu être représentées à cette cérémonie funèbre. Le clergé de Notre-Dame, de Saint Jacques et de la Madeleine voulut aussi honorer cette sépulture de sa présence
Après la cérémonie funèbre de fort nombreuses Sœurs de Sainte-Marthe accompagnèrent le corps de celle qui les avait quittées si promptement à sa dernière demeure.

Ensevelie dans le caveau de sa famille, à côté de son père et de sa mère, elle attend la résurrection dans la terre bénite du Cimetière. Ses parents, ses amies ont déjà prié pour elle afin que son âme entre au plus tôt dans le sein de la Gloire éternelle
Ce service charitable, tous ceux qui la connurent, continueront à le lui rendre

signé : Chanoine Laviolle
Doyen du Chapitre
1920

Sœur Bénigne Dumas
morte à Londres 24 août 1920 voir page :

---

2 abr Sœur Azarie Robert
morte à Mussidan voir page : 19.

1921 2 janvier Sœur Lydie Lescure voir page : 75 noviciat.
5 janvier Sœur Domitille Cangardel page : 67 novicat
4 Mars Sœur Julie Marty page : 71 Sarlat.
24 Mai Sœur Hermelinde Jardel page :

Sœur Marie Zénaïde Laflaquière.

Monpazier.

C'était au 3 mai 1849 que parut sur la terre celle que nous accompagnâmes à sa dernière demeure ce 7 juillet 1921.

La Sainte Vierge bénit maternellement cette enfant qui, le lendemain de sa naissance, reçut le baptême dans l'église de Sérieul, avec le nom de Marie. Sa pieuse mère, d'une santé délicate, confia à la Reine du Ciel sa petite fille, l'aînée d'une famille qui devint nombreuse. Elle remplit auprès de ses frères, en grandissant, un rôle de seconde mère avec un dévouement qui ne se démentit jamais.

Nature calme, timide, affectueuse, toute portée à rendre heureux ceux qui l'entouraient, elle vivait humblement cachée, sans se faire valoir, cherchant à satisfaire ses bons parents.

La piété s'épanouissait à l'aise dans cette âme innocente et dans un milieu si profondément chrétien. Marie se plaisait à prier ; elle fit sa première communion à 11 ans à Sérieul, avec la plus grande ferveur.

A quatorze ans, elle fut mise en pension à Domme et quel vide fit-elle dans sa famille ! Les religieuses de Ste Marthe remarquèrent son sérieux, son application, surtout sa piété. Elle devint enfant de Marie et c'est alors que la jeune pensionnaire sentit l'appel divin. Penser à le suivre n'était pas encore possible, car au sortir de la pension, elle trouvait 4 petits frères à soigner, à élever puisque sa bonne mère était toujours souffreteuse. D'ailleurs on comptait absolument sur elle pour égayer la petite famille, lorsque parut la

dernière petite Sœur qui est devenue Mère Julia. A la naissance de celle-ci, la pauvre mère fut longtemps en danger de mort de sorte que Monsieur Laflaquière éperdu, prit la nouvelle née, la porta dans la chambre de Marie lui disant en larmes: "Je te confie la petite sœur, soigne-la bien et prie pour ta pauvre mère bien malade."

La jeune fille, tout émue, berça le poupon qui criait éperdument. La crise ne cessant pas, elle pensa qu'il serait bon de lui faire prendre quelque chose. Pas de lait sous la main, il ne fallait pas songer à un liquide quelconque; mais, avisant une belle pomme bien tendre, elle la fit cuire aux braises du foyer, l'écrasa, la sucra et avec des précautions infinies la fit sucer à la petite sœur. La Providence veillait sur cette innovation dans la nourriture des nouveaux nés, puisque le bébé s'endormit ensuite paisiblement pour ne se réveiller que plusieurs heures après et recommencer le même frugal repas.

Marie s'occupa donc maternellement de soigner la petite Nathalie tout en surveillant les frères dont le caractère n'était pas facile, disait-elle.

Les parents étaient heureux avec un pareil trésor de fille aînée. Avec plaisir, ils la voyaient recherchée par de bons partis. Marie repoussait toute proposition de mariage, avec une décision presque farouche qu'on ne lui connaissait point ailleurs.

Un jour, Madame Laflaquière donna une somme à Marie, afin qu'elle choisît une belle robe selon sa condition et ses goûts et qu'elle la fît confectionner convenablement. La jeune fille compta qu'avec ce même argent, elle pouvait avoir trois robes d'une étoffe moins chère. Elle acheta donc pour ses deux sœurs comme pour elle, une étoffe très ordinaire. La mère la gronda. Elle répondit simplement: "Maman, je préfère être grondée plutôt que de n'être pas mise comme mes sœurs; rien ne doit différer entre nous."

Marie songeait toujours à la vie religieuse ; il était temps de s'ouvrir à ses bons parents. Ceux-ci avaient pressenti ce désir, mais ils en étaient si malheureux qu'ils ne voulaient pas y arrêter leurs pensées. Leur bras droit, cette fille admirable sur laquelle ils se reposaient absolument, fallait il s'en séparer ?

Il leur restait un espoir : Marie avait une loupe assez volumineuse sur la tempe droite, ils espéraient que ce serait un obstacle à son entrée au couvent. De fait, lorsqu'elle fit sa première visite à la Maison Mère en 1867, Notre Vénérée Mère Dusoulas lui dit : "Mon enfant, nous ne pouvons vous accepter avec cette loupe. L'enlever est une opération si grave que vous pourriez en mourir. Comme vous appartenez à une famille très chrétienne, il vaut mieux rester chez vous. Vous continuerez à y faire du bien en vous sanctifiant vous-même."

Marie fut atterrée par cette réponse. Rentrée à Sireuil, elle n'eut ni pain, ni tiède jusqu'à ce qu'elle eut revu le médecin. Elle insista, avec tant d'énergie, pour que l'opération se fît, que le docteur poussé à bout lui donna rendez-vous à Montignac.

C'était loin.. difficile voyage à cheval. Enfin, on l'entreprend. M. Laflaquière accompagne sa fille, on frappe chez le docteur. Il était parti pour Sarlat afin d'éviter l'opération. Que faire ? "Mais partons pour Sarlat, papa, et nous trouverons le docteur".

Il fallait déjeuner à Montignac, mais comme Marie en prévision de l'opération devait être à jeun, elle ne voulut rien prendre. Remontée ensuite à cheval pour arriver à Sarlat vers trois heures du soir, c'était le fait d'un courrier peu ordinaire. Le père trouve enfin le docteur dans les rues de Sarlat, mais peu disposé à tenter l'opération. Marie insiste et jugeant que la gravité de son cas rendait l'opérateur perplexe, elle lui dit : "Monsieur, opérez-moi ! si mon état devient grave veuillez me faire transporter à l'hôpital ; si je ne puis mourir religieuse, je veux du moins finir auprès des

Sœurs, d'une mort causée par mon ardent désir d'être religieuse !"

Devant tant de volonté, le Docteur s'exécuta. Tout se passa dans d'excellentes conditions, si bien que le soir même, bien tard, les voyageurs rentraient à Sireuil bien entêtés, mais si contents ! La plaie fut rapidement cicatrisée. La pieuse mère conserva bien longtemps le linge teint du sang de sa fille au courage de martyre.

De nouveau, Marie se rendit à Ste Marthe. Mère Dussoulier et les Sœurs lui firent un chaleureux accueil et son entrée fut décidée pour le 14 octobre 1868.

Durant ses deux années de préparation, la seule crainte de la jeune fille fut de ne pas assez bien accomplir sa règle. Cette bienheureuse crainte, elle la gardée toute sa vie.

A sa profession en 1871, elle passa quelque temps à Domme, puis à Ste Alvère et à Villefranche du Périgord. Elle releva ensuite l'école gratuite d'Eymet où le nombre d'élève devint si élevé que ses forces ne lui permirent plus de continuer la classe.

D'ailleurs les laïcisations s'effectuaient, Sr Lénaïde fut employée à la lingerie des RR. PP. Jésuites de Sarlat jusqu'à la fin de l'année.

La Miséricorde de Belvès devint son nouveau poste. Là, son caractère timide fut la cause d'une longue souffrance. Sa Sœur supplia nos Mères de la changer. Elles l'envoyèrent à Montpont puis à Mareuil, où elle goûta enfin la joie de se dévouer de bonheuses années, aux soins des malades de l'hospice.

Rien n'arrêtait son dévouement, lorsque une chute grave lui interdit tout travail fatigant. Durant quelques mois de repos réparateur, à Monpazier auprès de Mère Julia, les forces revinrent avec le désir véhément de retrouver ses pauvres de l'hospice. La supérieure de Mareuil recommanda sa Sœur Lénaïde qui ne pouvait se résoudre à l'inaction. Elle reprit donc son ancien service, mais la jambe n'était pas solide

aussi fit elle une seconde chute, encore plus grave que la première, car deux côtes furent brisées. Elle en souffrit jusqu'à la fin de sa vie. Nos bonnes Mères ménagèrent à la chère malade la joie d'aller de nouveau se reposer à Montpazier auprès de sa sœur. Elle tâcha toujours de se rendre utile dans la maison. Elle veillait au bon ordre, soit de l'intérieur, soit du jardin, ramassant les fruits et les légumes sans rien laisser perdre. Elle alla même, la courageuse religieuse de 74 ans, jusqu'à accompagner les orphelines à la récolte des châtaignes dans les bois. Toute la journée, courbée pour éplucher les peloses épineuses, avec son bâtonnet, tout en récitant le rosaire, elle agissait comme autrefois, mais au prix de quelles fatigues!...

Les matinées de novembre sont bien froides et cependant, la bonne Sœur passait 6 à 7 heures à ce travail et le soir venu, quand le tas de la récolte était divisé entre le propriétaire et le couvent, on chargeait allègrement les sacs sur la charette que traînait l'âne gris, et la nuit tombait quand on rentrait à Montpazier. Le premier soin de StÉnaïde était de se rendre à la chapelle en attendant le souper, pour faire ses prières, malgré la fatigue. Les pensionnaires de la Maison de retraite en étaient profondément édifiées.

Sa mortification était continuelle : à table elle prenait ce qui semblait moins bon, choisissait la place la plus incommode et si le sommeil venait la surprendre à la chapelle, elle se piquait fortement pour s'éveiller.

Devenue plus impotente, il ne lui fut guère possible de descendre de sa chambre, contiguë à l'oratoire où on avait le bonheur de garder le St Sacrement. Alors ses journées se passaient calmément à prier le bon Maître.

Quand les dames pensionnaires venaient lui faire une visite, elle s'y prêtait aimablement, mais désirait

ensuite à sa sœur : "J'aurai bien mieux aimé rester seule avec le bon Dieu." Cette douce quiétude même arrivait à lui causer quelque trouble. "Si le bon Sauveur me faisait payer ce bonheur en Purgatoire ?..." Oh ! je ne voudrais pas mourir encore afin d'avoir à prier et à expier plus longtemps. Je ne t'oublierai pas, chère Sœur Julia, je prierai pour toi, pour les nôtres, pour nos enfants. Je voudrais tant de vocations religieuses afin que nos œuvres soient florissantes et procurent la gloire de Dieu.

Et la mort s'avançait néanmoins : une faiblesse causée par une toux continuelle qui l'empêchait de s'alimenter, la cloua sur son lit. Chaque matin la Ste Communion venait la fortifier. Elle ne voulait qu'aucune sœur ne restât pour la veiller. Ce n'est qu'un la trompant qu'on put passer les dernières nuits.

Enfin le 5 Juillet 1921, le divin Maître rappela cette âme, qui lui avait été toujours fidèle. Doucement, suavement elle s'éteignit dans le baiser du Seigneur.

Elle repose au cimetière de Monpazier à droite de la croix de fer, érigée près des tombes des religieuses de la Communauté depuis 1715.

Marie Dauvergne Mère Sylvanie.

1845 Marcuil s/ Belle.

Marie Dauvergne perdit très jeune son père et sa mère. Attirée à Périgueux par quelques membres de sa famille, l'enfant trouva à la Miséricorde, auprès des Sœurs de Nevers, des attentions maternelles qui développèrent en elle les exquises qualités du cœur.

Devenue jeune fille, elle connut la Congrégation de Ste Marthe, qui, avec de multiples œuvres, opère un bien immense. Son attention fut attirée et ses préférences données à cette maison. Elle entra en 1869

au Noviciat de Périgueux le 4 octobre 1871, elle prononçait ses vœux dans la joie de son cœur.

Elle fut particulièrement occupée des enfants qu'elle aimait tant. De Périgueux elle passa six mois à Bebrès et vint à Marmil à Pâques en 1872. Sa vie entière s'y est écoulée.

On se rappelle avec émotion dans la ville, la salle d'asile de la petite Sœur Sylvanie. Elle allait et venait active et complaisante au milieu de son monde enfantin. Elle n'avait pas la majesté d'une reine dans la magnificence de sa cour, mais elle possédait au suprême degré, la bonté d'une mère tendre, attentive, caressante, au sein d'une nombreuse famille. Avec quelle patience, quelle condescendance elle se faisait petite avec ses petits : celui-ci pleurait elle séchait ses larmes avec de douces paroles. Celui-là tombait, elle courait pour le relever et le rassurer. D'autres se battaient, elle intervenait pour rétablir l'entente cordiale. A l'heure des repas, on l'appelait d'un côté, on la retenait de l'autre, et elle se multipliait pour donner à chacun ce qui lui manquait ; elle trouvait quelques douceurs pour ceux qui n'en portaient pas de chez eux. A tout instant, il fallait réprimer une espièglerie d'un petit diable, défendre un souffre-douleur, réparer une propreté compromise : elle veillait à tout. Combien surnaturellement elle les aimait ces petits, ces frères de Jésus, ces images de Jésus ces privilégiés de Jésus !

Comme elle savait les porter vers la vie chrétienne, leur former une conscience religieuse Ah ! si cette conscience n'avait pas été déformée ensuite, quelle belle génération nous aurions à Marmil !

En 1898 ce fut la fermeture de l'asile Sr Sylvanie pleura ses chers petits. Un champ de dévouement était interdit, un autre lui fut donné "Vous avez soigné les petits assez longtemps, maintenant soignez les vieux !"

Après quelques jours d'absence, Sr Sylvanie reparaissait à Mareuil comme supérieure de l'hospice.

La religieuse ange de la terre est l'envoyée de Dieu pour panser les blessures, remonter le courage abattu adoucir les douleurs. Et les yeux fixés sur le Modèle divin qu'elle reçoit tous les jours à la Table Sainte, elle a plus de ressources que tout autre infirmière.

Que de vieillards, que d'infirmes sont venus échouer dans cette maison fondée par la charité chrétienne! Ces blessés de la vie, ces isolés, ces abandonnés, rebuts des misères humaines ne sont pas intéressants comme les enfants. Jamais rien ne rebuta Sr Sylvanie: ils étaient pour elle les membres souffrants de Jésus Christ elle les soignait avec une patience inlassable et une affection persévérante, aimant et servant Jésus en eux.

La région de Mareuil lui garde une grande reconnaissance; ce n'est que chez les infirmières religieuses que se trouve le désintéressement qui accompagne le dévouement. Dans une année Sr Sylvanie ne touchait pas le traitement d'une laïque en un mois. Mais elle gagnait bien mieux! Elle a gagné le Ciel.

Le Juge Suprême, le Maître adoré qu'elle a servi fidèlement avec bonheur a dû ouvrir bientôt les portes de son ciel à celle qui, à ses derniers moments pouvait se rendre ce témoignage: "Je crois bien que je n'ai pas commis de péché mortel en ma vie".

A l'entrée du Paradis, Dieu lui a montré les âmes nombreuses qu'elle a préparées à bien mourir, celles dont elle a consolé les tristesses par les réconfortants secours de notre Religion sainte.

En l'admirant, cherchons à l'imiter afin d'avoir part à sa récompense céleste.

Amen.

15 février 1922 (Discours de M. le Doyen Goulard, alors curé de Mareuil.)

Sœur Marie Flavie Pécout

Orphelinat

Au début de Novembre 1855, vers neuf heures du matin une pieuse mère accompagnait ses deux enfants, un garçonnet et une toute petite fille à l'asile qui s'ouvrait dans le local du Choir, au chevet de la Cathédrale de Périgueux.

C'était une création due à la charitable intervention de l'Impératrice Eugénie. Les parents peu aisés et chargés de famille, sentaient l'opportunité de cette œuvre, les déchargeant toute la journée de la surveillance et des soins nombreux qu'il faut donner aux enfants.

Une religieuse, qui venait de prononcer ses vœux, reçut les nouveaux arrivants avec une douce amabilité leur fit une petite croix sur le front et selon sa coutume dit quelques paroles affectueuses à la jeune mère puis rangea les enfants dans la longue ligne enfantine, circulant joyeuse autour de la salle d'exercices.

Sr Angèle Pochet recevait en ce moment ces nouveaux venus qui devaient être plus tard le Saint abbé Pelout et notre bonne Sr Flavie.

La reconnaissance la plus vive remplit toute sa vie le cœur de notre chère Marie pour la première maîtresse qui lui apprit à aimer Dieu.

Elle suivit ensuite les classes de l'Externat de Neveu au Planèze avec beaucoup de joie.

Puis son frère, étant devenu vicaire de St Jacques de Bergerac et professeur de chant à la Miséricorde, intéressa Mère Mathilde Manière, supérieure de la Maison, à sa jeune Sœur Marie, toujours élève à Neveu. La bonne Mère s'empressa d'appeler Marie Pécout à Bergerac pour continuer ses classes, dans le Pensionnat bien florissant alors comme aujourd'hui.

Intelligente et vive, la jeune élève devint un

toute entrain dont les espièglerie furent admirablement réprimées par Mère Thérèse Villéral sa maîtresse de classe. Une douzaine de jeunes filles du même âge, dont quelques unes vivent encore (1924) faisaient chœurs avec tous de Marie et donnaient un élan de joie et d'entrain inimaginable à la classe entière.

Le bon Maître parla à ces cœurs bien disposés et une pléiade de vocations religieuses en sortirent parmi lesquelles notre vénéré Mère Eustochie, Mère Joséphine Sr Honorine, Mère Agnès Sr Néomie, Sr Eugénie Sr Maximilienne et tant d'autres!...

A vingt ans en novembre 1870, notre jeune Marie Péout entrait au Noviciat de Périgueux et passait ses deux années de formation religieuse sous la douce main de Mère Angèle, sa première maîtresse du Choeur. Nature exubérante, affectueuse, impressionnable elle mettait l'entrain autour d'elle et se faisait aimer.

Elle reçut le nom de Sr Flavie et après ses vœux elle fut envoyée à Bourdeilles pour la classe. Bien heureuses furent les deux années qu'elle passa en ce charmant séjour pittoresque et gracieux. Le souvenir de la jeune religieuse si attrayante était encore vivant chez les anciens.

Mussidan fut son second poste en 1874. Durant les huit années qu'elle y instruisit la jeunesse, on ne peut dire le bien qu'opéra son zèle aimable auprès des enfants et des jeunes filles. Elle forma là des amitiés sérieuses qui durent encore après sa mort.

Les six années qui suivirent la trouvèrent à Vauxain, à Eymet, à Belvès et à l'orphelinat de Bergerac.

La bonne Providence conduisit Sr Flavie une seconde fois à son cher Mussidan pour y continuer la classe de 1887 à 1895.

Comme le Pensionnat de Montpont réclamait une Supérieure directrice des études, Sr Flavie s'y rendait

et y continua son second apostolat quatre années entières.

Ces séparations successives brisaient toujours son cœur. Elle acceptait généreusement le sacrifice mais les larmes coulaient abondamment.

En septembre 1897, notre Mère Emmanuel la nomma supérieure à Ste Alvère. De grands arbres, une haute habitation, sombre château Ste Brigitte, une vie calme et peu occupée lui firent froid au cœur. Il fallut le regard d'amour sur le Tabernacle solitaire pour redonner courage et force à Ste Flavie et la vivre trois ans dans ce petit couvent retiré.

Mère Paule de l'Hôpital de Mussidan était à son déclin en 1900. Pour lui donner une aide comme et aimée, notre Rde Mère choisit Ste Flavie comme son bras droit et son soutien.

Pour la troisième fois, elle revit ces bords aimés de l'Isle et retrouva ses fidèles amitiés nouées depuis tant d'années. Elle adoucit les derniers mois de la vénérable Supérieure.

Alors les forces de Ste Flavie s'étaient amoindries les Supérieures jugèrent que le repos était nécessaire et bien mérité. Elle ne se l'accorda qu'à moitié.

L'orphelinat de Bergerac réclamait une religieuse pour classe des petites filles. Elle s'y donna avec bonheur et nous savons avec quel zèle intelligent. Elle apprenait le catéchisme aux orphelines et les préparait à la communion privée. Elle suivait avec bonheur ces chers petits anges, parfois hauts que la Table Sainte, dans le cœur desquels Notre Seigneur, pureté infinie, se complaisait divinement.

Elle revoyait ses anciennes compagnes avec bonheur et leur remémorait les joies de la jeunesse religieuse avec un entrain qu'on n'aurait pas cru possible à son âge. Enfin le divin Maître fit entendre le dernier appel pour entrer dans la Cité d'où l'on ne sort plus, heureusement

Mère M-Irène Gouyrand.

Lormaye.

Marguerite Gouyrand est née à Bergerac la 4e enfant d'une honorable famille qui en comptait sept à son foyer. La mère était une de ces chrétiennes à la foi vive et au caractère viril. Elle donna à ses enfants une éducation basée sur la religion et le devoir. Marguerite avait pour sa mère une tendre affection qui se traduisait non seulement par des caresses enfantines mais surtout par les plus affectueuses prévenances. Les conseils de sa mère étaient des oracles pour elle ; ses recommandations fidèlement suivies et si parfois elle les enfreignait, la vertueuse mère savait lui infliger une sévère correction.

Quelques jours avant sa naissance, elle eut un songe qu'elle était heureuse de lui raconter : "J'étais, lui disait-elle, sur les bords de la rivière, lorsque grattant le sable, j'en vis sortir une petite vierge toute vêtue de blanc." Ce songe lui fut-il une révélation pour l'avenir de sa petite Marguerite ? — Ne se demanda-t-elle pas comme autrefois Elisabeth : "Que sera un jour cette enfant ?" Quoi qu'il en soit, elle l'éleva dans l'amour et la crainte de Dieu, lui inspirant l'horreur du mensonge, de la sensualité et la formant dès son bas âge à la mortification et à l'amour des pauvres. Elle savait lui refuser l'argent qu'elle réclamait pour ses petits plaisirs et quand un pauvre tendait la main, l'enfant recevait largement de sa mère de quoi satisfaire le malheureux.

A cette école maternelle, Marguerite, toute jeune encore apprit à vaincre sa nature fière. Jouant avec ses compagnes, elle vit passer sa bonne grand-mère maternelle et détourna la tête. Arrêtée par sa fille elle répondit sèchement : "Je ne connais pas cette personne !" L'aïeule était coiffée selon la coutume

de la campagne bergeraoise : un fichu noué sur la tête. Bientôt le remords s'empara de sa petite âme. Affligée de la peine qu'elle avait dû causer à sa bonne grand'mère, elle résolut de réparer sa faute.

A la première visite de l'aïeule, Marguerite redoubla ses caresses et la prenant par le bras, elle la fit promener longtemps dans les rues de Bergerac. Heureuse faute si bien réparée ! Les leçons de sa mère portaient leurs fruits en affermissant sa vertu naissante.

Lorsqu'elle put se diriger à la Comté du Bourg, sa mère la confia aux religieuses. L'enfant y était heureuse. Intelligente et vive elle saisissait les leçons de sa maîtresse, mais espiègle et capricieuse elle devait recevoir souvent des remontrances. On la surnommait la "turbulente dissipée".

Néanmoins à 11 ans, elle fut admise à faire sa première communion. Le prêtre avait cédé au grand désir de la petite Marguerite, tenant compte de la sérieuse éducation maternelle. La pieuse Mme Gourgrand envoyait très souvent ses enfants à confesse. Auparavant elle les rangeait autour d'elle, faisait leur examen de conscience et les excitait à la contrition.

Aussi avec quel soin Marguerite se prépara-t-elle à ce grand acte de la première communion. Dans ses derniers jours même, elle en parlait encore avec une vive émotion : "Sentant le bon Jésus sur ma langue et dans mon cœur, je me jetai à ses pieds, et craignant de le perdre je le serrais bien fort et n'osais me remuer tant je goûtais mon bonheur. Toute la journée se passa dans le plus grand recueillement ; je voulais rester seule avec mon Jésus. Le souvenir de ces heures délicieuses ne s'effacera plus, et arrivée à ses derniers matins, elle dira : "Je n'ai jamais oublié ma 1e Communion, son bonheur a dépassé celui de ma profession religieuse. Pour se les remémorer, elle voulut recevoir le St Viatique, avec sa couronne de première communiante, pieusement conservée.

La famille Gourgrand, peu fortunée dut pourvoir

à l'avenir de ses nombreux enfants en leur faisant apprendre un métier. Avec regret, Marguerite dut quitter la Madeleine pour être placée dans un des bons ateliers de Bergerac. A quatorze ans, elle fut envoyée à Bordeaux pour se perfectionner dans la confection.

La vigilante mère mit tout en oeuvre pour la prémunir contre les dangers si nombreux des villes. Elle lui recommanda surtout de ne prendre part à aucune conversation légère. Fidèle à ses conseils, Marguerite se bouchait les oreilles sans respect humain, lorsque les jeunes ouvrières s'oubliaient en sa présence.

Grande fut sa joie en rentrant au foyer paternel. Naturellement très adroite, elle se perfectionna au point de devenir une des plus habiles faiseuses de Bergerac.

Elle forma à la couture ses jeunes sœurs et s'entoura de jeunes ouvrières qu'elle édifia par sa piété et son dévouement.

Dix ans se passèrent dans un labeur incessant. La grâce parlait au cœur de Marguerite et son travail ne s'étouffait pas la voix intérieure. La bonne mère avait souvent à ses trois filles dans une douce intimité : "Je vous souhaiterais toutes trois religieuses". Saisissant l'occasion, Marguerite répondit résolument un jour : "Ce sera moi qui serai religieuse !" La mère fut suffoquée, elle aimait tant sa perle ! Au fond elle était heureuse de cette déclaration, mais il était sage d'éprouver la vocation de sa fille chérie. De concert avec son mari, elle employa les tendres caresses, les arguments péremptoires, la nécessité de son expérience pour ses deux sœurs, rien ne put ébranler sa résolution prise et sanctionnée par son pieux Directeur M. le Curé Delbourg.

Marguerite quitta ses chers parents le cœur meurtri mais ferme et résolue et entra au Noviciat de Ste Marthe.

Ses années de probation se passèrent dans la plus grande ferveur, sous la douce et ferme direction de Mère Angèle. Le bon Maître la gratifia de la dévotion sensible, de sorte qu'elle put dire le jour de sa profession : "J'ai passé deux ans dans une délicieuse oasis

La nouvelle professe fut envoyée à Port St Joy dans la petite Cté dirigée par Sœur Odile Brut, religieuse humble et modeste. Ses pieuses exhortations, ses admirables exemples contribuèrent beaucoup à adoucir les manières un peu rudes et à modifier la trop grande sensibilité de notre St Irène. De grand cœur celle-ci accepta les emplois donnés par sa bonne Supérieure ; elle se distingua surtout par son esprit de foi, son zèle et son dévouement pour les enfants. Avec la petite classe, elle s'occupait d'ouvrages manuels, d'ornements d'église où elle excellait.

Bientôt on dut la charger de la première classe. Peu instruite encore, ce ne fut pas sans crainte qu'elle accepta ce nouvel emploi. Elle dut s'appliquer à l'étude, préparer sa classe avec soin et le bon Maître bénit son obéissance : elle fut bientôt à la hauteur de sa mission, et en préparant ses leçons elle se mit à même de concourir pour le diplôme nécessaire à l'enseignement. Elle l'obtint peu après.

La bonne Supérieure St Odile mourut l'année suivante et St Irène fut désignée pour la remplacer. Elle dirigea sa petite Comté avec intelligence et prudence malgré les nombreuses difficultés qui surgirent.

L'enseignement religieux étant persécuté, les élèves internes disparurent peu à peu, de même les externes. St Irène en avait le cœur meurtri : "Cette maison restera belle sans œuvres, se disait elle ? Cette navrante perspective ne lui laissait pas de repos.

Elle consulte N.S. dans une fervente oraison et se rendit ensuite auprès du Curé de la paroisse lui soumettant le projet rêvé. "Les enfants nous échappent, dit elle, je veux fonder un orphelinat. Le Pasteur l'approuve. Forte de son autorisation elle part pour Bergerac d'où elle revient le lendemain avec trois petites orphelines. L'orphelinat du Port était fondé.

Le dimanche suivant, St Irène plaça les trois petites filles devant ses élèves. Leur costume simple attira l'attention, on voulut savoir qu'elles étaient

Après les explications données, la sympathie était acquise à l'œuvre, commencée sans ressources autres que celles de la Providence. Cette divine Pourvoyeuse ne manqua jamais à sa petite famille qui s'accrut après quelques mois. Que de traits charmants n'aurait-on pas à relater !

Tantôt les légumes manquaient, Sr Irène avec une grande confiance frappait à la porte du Tabernacle. Un jour, elle plaça sur l'autel un haricot blanc et un gris demandant à l'Hôte divin de pourvoir aux besoins de sa famille... Circonstance admirable : une bonne femme se présente, apportant un panier de chacun des légumes réclamés. — Une autre fois, l'argent manque pour un voyage nécessaire et urgent. Que faire ? Recourir au Maître qui aime le cœur confiant. — O surprise ! une note en retard et dont on désespérait plus la somme arrive et donne la possibilité de tout arranger.

Vint l'heure néfaste où la persécution supprima toutes les classes dirigées par les Congréganistes. Celle du Port fut fermée... Grande fut la douleur de la bonne Sr Irène. Mais il lui restait des orphelines et pour elle son activité naturelle redoubla ses industries et son travail. Habituée à la privation, elle gouverna avec l'habileté prévoyante et la sage économie qui donne le nécessaire à toute une famille. Les âmes généreuses lui vinrent en aide, l'œuvre devenant de plus en plus sympathique même aux protestants qui la favorisent encore.

Mère Irène avait passé 25 ans de sa vie religieuse dans la Cte du Port, quand arriva la mort de la regrettée Mère Thérèse Villéréal. Tous les yeux se portèrent sur Mère Irène pour lui succéder à l'Asile St Joseph.

L'autorité lui confia la direction de cette importante maison. A la nouvelle de cette nomination la bonne Mère sentit son cœur se gonfler : il fallait quitter ses quinze orphelines, ses enfants bien aimés....

La volonté de ses supérieures arrêta toutes ses récriminations et, quelque répugnance qu'elle éprouvât pour l'emploi qu'on lui imposait, elle prit résolument

en main sa nouvelle œuvre de dévouement et d'abnégation.

Femme de tête et de bon sens, elle dirigea sa Communauté avec esprit de foi, mélangeant le douceur et la fermeté. Déjà en bonne voie, cette œuvre devint plus prospère sous sa sage direction. Elle apporta de grandes améliorations dans l'installation assez précaire de l'établissement qu'elle gouverna durant 22 ans.

L'épreuve devait couronner cette belle vie, déjà si pleine de mérites : une grave chute vint mettre sa vie en danger. Grâce aux soins intelligents et assidus du bon Docteur, elle put reprendre son travail journalier ; néanmoins ses forces diminuaient, sa robuste constitution fut ébranlée. Elle avait contracté la maladie de cœur qui devait trop tôt nous la ravir.

Cette maladie fut bientôt aggravée par le mort subite d'une des sœurs tendrement aimée. Mme Sigalas se rendait au Séminaire pour orner l'autel de la reine du Ciel. Fervente chrétienne elle avait préparé une belle garniture pour le mois de Marie. Au moment où elle passait le seuil, une mort soudaine l'abattit sur les marches de la maison.

On dut prendre des précautions pour en avertir la bonne Mère à Lamarne. Par une coïncidence inprévue elle arrivait à la maison mortuaire au moment même où on rapportait du Petit Séminaire le corps de la chère défunte. Quel terrible coup pour son cœur déjà fortement atteint ! Il fut funeste, car dès ce moment, comme frappée à mort, elle s'arrêta complètement.

Le médecin déclara le mal incurable. Durant sa maladie qui dura cinq mois, Mère Irène édifia son entourage par sa résignation et son grand désir d'aller au ciel. Sa délicatesse de conscience lui faisait apercevoir les plus légers manquements. Chaque soir elle demandait une absolution au bon Aumônier de l'Asile qui, chaque matin lui portait la Ste Communion sa suprême consolation.

Elle conserva jusqu'à la fin sa parfaite lucidité ne voulant laisser aucun sujet d'ennui après sa disparition

elle fit appeler une de Mères assistantes et la mit au courant de toute la maison avec une remarquable précision. Elle parlait à notre bonne Mère Eustochie de la mort qu'elle attendait, comme d'un heureux voyage à entreprendre.

Auparavant, les jugements de Dieu lui causaient une très grande appréhension, à ce moment le bon Maître la laissait calme et tranquille attendant la sentence qu'il devait donner aux bons serviteurs qui ont bien fait valoir les talents reçus et les ont fait fructifier.

Plusieurs fois Notre Rde Mère St Pierre vint visiter et encourager la chère malade. La grande retraite s'ouvrait au moment de la mort de Mère Irène. La Supérieure générale ne put pas assister à ses funérailles. Les Mères Assistantes l'y représentaient. Les Supérieures de Bergerac et les anciennes compagnes se rendirent au Port. M. l'Abbé Sigalas neveu de Mère Irène, qui souvent l'avait visitée durant sa maladie présida la cérémonie entouré d'un nombreux clergé.

M. l'Abbé Dasquignon, Directeur de l'Asile, zélé coopérateur de la bonne Mère prononça son oraison funèbre en termes émus. L'absoute fut donnée par M. le Curé du Port.

Pour répondre aux désirs de sa famille, la dépouille mortelle de notre chère Mère Irène fut transportée à Bergerac auprès des cendres de sa vertueuse mère. Puisse notre chère disparue nous protéger là Haut et nous obtenir une mort calme et résignée comme l'a été la sienne.

Sœur M. Angèla Chaumette-Lapouge.

Hôpital Bergère

A l'ombre du clocher dix fois séculaire de St Astier, naissait, à 20 pas de l'église, le 17 décembre 1856 le cinquième enfant d'une bonne famille de la ville. Le père M. Chaumette Lapouge était un habile liquoriste et confiseur, dont le magasin était fort achalandé, et la mère Mlle Jay une vaillante mère de famille, toute à son ménage et à ses enfants. La petite Madeleine fut, sans doute la bienvenue, mais elle n'eut pas autant de tendresse qu'en avaient eu les 4 aînés. Elle trouva auprès de sa vieille grand'mère les caresses que sa douce nature lui faisait désirer.

Cette excellente femme lui apprit à prier et ce fut le meilleur pour la jeune enfant, car les occupations incessantes d'un magasin important absorbaient tous les moments de la mère, du père et des quatre enfants.

Une institutrice de choix, Mlle Maury, dont St Astier peut se glorifier, sut faire pénétrer dans l'âme de Madeleine des germes de foi robuste qui devinrent les fondements de sa précoce piété.

Les heures de l'école étaient donc pour l'enfant les meilleures de la journée car au retour au logis, ses moindres étourderies lui attiraient les reproches de ses frères et sœurs toujours taquins.

Ayant beaucoup de facilité pour l'étude Madeleine accepta avec plaisir la proposition de son institutrice, lui faisant entrevoir la possibilité d'un brevet à ses 16 ans. Elle l'obtint en effet et la Bonne Providence lui ménagea une place de sous-maîtresse chez nos Sœurs de St Georges des Agrès école communale florissante sous la supériorité de

Sr. Aurélie Coq, qui apprécia bien vite sa jeune aide de St Astier.

Madeleine aimait à visiter le Noviciat de la Cité. Il était rare que le dimanche soir on ne vît la jeune sous-maîtresse, avec deux de ses connaissances de St Astier, novices, lui montrant les charmes de la vie religieuse.

Oh! cet attrait vers la vie religieuse, comme elle le sentait vibrant en elle! Mais pourtant elle avait sa timidité ordinaire, s'en ouvrir à son père indifférent, à sa mère si froide, à ses sœurs moqueuses, qui ne songeaient qu'à la mettre au magasin, vendeuse pendant les vacances.

Et qu'elle les redoutait ces séances au magasin où les jeunes gens venaient exprès, lui offrir leurs compliments déplacés. Après avoir gardé une attitude digne, si elle voyait qu'on persistait, elle s'éclipsait devant les clients ébahis, en appelant son père ou ses frères pour préparer les achats.

"Vous avez une très jolie sauvage, disaient les acheteurs, - mais il faut l'apprivoiser"!..

Non, Madeleine ne saura jamais goûter les fades louanges du monde: la divine Beauté avait ravi son jeune cœur et l'élevait bien au dessus des mensonges importuns de la terre.

A ses vingt ans, la jeune fille fit un suprême effort, et déclara à sa famille qu'elle voulait être religieuse. Ce fut avec déplaisir qu'on la vit partir pour le Noviciat de Ste Marthe. Mais elle partit ....

Son Noviciat fut heureux; elle se sentant à l'aise au milieu d'une atmosphère de piété et de bienveillance fraternelle. Son caractère aimable, très doux, avec une fine pointe de malice, assaisonné de timidité, lui concilait la sympathie. On lui reprochait un peu de pose: il est vrai que son physique, fort distingué, la

faisait remarquer, elle le sentait et s'en trouvait gênée. Avec le temps, ce petit travers disparut et Sr Angèla eut une attitude pleine de dignité religieuse qui imposait le respect.

Après sa profession, Sœur fut envoyée au Bugue à l'École communale. Elle se dévoua de tout cœur à cette œuvre où son zèle apostolique trouvait des éléments. Elle savait bien enseigner, mettant en œuvres les exemples de son excellente Institutrice de St Astier. Judicieuse, ferme et patiente, elle savait former à la discipline les élèves de sa classe. Mais surtout quelle admirable manière de catéchiste! Quelles bonnes préparations pour la Confession et la première Communion!

N'est ce pas le meilleur moyen de former des chrétiennes solides?

Six années se passèrent au Bugue. Sr Angèla fut désignée pour l'École Communale de Mareuil. Elle continua, avec plus d'expérience encore, la noble tâche commencée en 1878.

La Supérieure ayant été changée en 1894, ce fut Sr Angèla qui devint Supérieure de l'Hospice de Mareuil.

Alors on vit se développer en elle des qualités exceptionnelles de maîtresse de maison: propreté exquise, ordre général, économie, dévouement pour toutes sortes de travaux. La cuisine lui devint familière. Manquant d'un bon service, elle suppléa à l'absence de la cuisinière, en se mettant à l'œuvre entre les heures de ses classes. Elle avait le talent rare de présenter à la table de Communauté des restes des repas précédents, modifiés, organisés d'une manière savoureuse, appétissante pour les estomacs délicats et les tempéraments souffreteux. Cela évidemment économique pour la bourse plutôt maigre de l'hospice.

En 1900 nos Supérieures l'appelèrent à la Madeleine. Elle-même les avait priées de la décharger de la Supériorité. Elle reprit une vie effacée avec beaucoup de bonheur. Lalinde, Agonac, Issigeac la possédèrent de 1901 à 1912.

Puis ce fut Bergerac son dernier poste au grand Hôpital, où dix ans durant, elle soigna les militaires avec un soin, un esprit de suite, un ordre et une vraie science d'infirmière dévouée remplie de l'amour de sa vocation.

Que ne fit-elle pas pour ses malades ? Il était très difficile de modifier leur régime, et cependant combien la continuelle répétition des mêmes mets est fatigante pour les estomacs délabrés. - Elle sut, à force d'industrie, se faire établir des cassis de lapins dans une cour retirée. Quelques militaires plus valides leur portaient des herbes choisies et surveillaient leur croissance.

Et quelle joie lorsqu'elle avait quelques lapereaux à faire servir à ses chers malades ! Elle était ravie du contentement qu'elle leur causait.

Tous la respectaient et voyaient en elle l'image sacrée du devoir, de l'abnégation de la parfaite charité. Son aimable accueil faisait du bien.

Jamais elle ne se plaignait de ses fatigues, et lorsqu'elle fut attaquée par cette affection de poitrine qui l'enleva si vite, aucune de ses Sœurs n'avait eu la pensée qu'elle était gravement malade.

A peine eut-on le temps de lui donner les derniers Sacrements ... Elle était devant le Juge suprême ; heureusement la lampe allumée, les mains remplies de bonnes œuvres et le cœur tout au bon Maître Jésus.

Mère Jeanne de la Croix.

Marie Alice Serbat

Noviciat

Toute sombre fut cette journée du 13 novembre 1875 à Périgueux. Un brouillard épais enserrait les arbres du jardin au Noviciat de Ste Marthe, et l'humidité faisait frissonner dans le grand Corridor.

Dans l'après-midi, on vit venir vers la Chapelle un groupe composé d'une mère semblant ployer sous la douleur, au bras de notre bonne Sr Angèle; puis deux jeunes filles, dont l'une la cadette, faisait son entrée en Communauté, au jour choisi de St Stanislas.

Au pied du Tabernacle, au contact du Maître divin qui appelait une âme, les cœurs se fortifièrent, la mère généreuse refoula ses sanglots, essuya ses larmes et embrassa sa fille qui lui dit tendrement : "Au revoir, maman chérie, au revoir bientôt chère bra !"

C'était Alice Serbat, de Tocane St Apre qui nous venait. Quelques unes de nos sœurs la connaissaient déjà : Elle avait été pensionnaire à Ribérac et revenait souvent dans cette Maison lorsque son concours était réclamé pour une classe.

Née le 17 novembre 1852, Alice entrait au Noviciat à l'anniversaire de ses 22 ans. D'une nature capricieuse et volontaire, que sa jeune mère n'osait contrainder à cause de ses nerfs, l'enfant encore à 2 ans ~~jeune~~, savait faire prévaloir ses désirs. Elle commandait avec empire à la maison paternelle et rien ne lui résistait. Il fallut bien cependant avoir raison de l'enfant de 4 ans. On lui promit de la porter à la cave quand elle ferait un caprice. C'était terrible, pensait on,

J. M. J.

Doux Cœur de Jésus, soyez mon amour.

Bien chère Laure,

Votre bonne et excellente lettre, ne devait pas venir le même que d'un jour, car j'avais formé le projet de vous écrire aujourd'hui, bien chère et bonne amie. Oui je voudrais vous gronder un peu de votre doute et votre lettre, et même le doute n'aurait été si doux à mon cœur! Non, amie, non je ne vous aime pas moins qu'autrefois, je ne vous oublie pas, soyez en bien persuadée. Que de fois je pense à vous! Que de fois nous nous entretiens, ce cher ange de l'amitié, vraiment à mon souvenir! L'amitié des âmes, ne se brise pas si vite, quand Notre Seigneur en est le lien, ce serait éternel et tout en Dieu et stable, les mêtres, sont de ce nombre, et Dieu veut et permet bien que nous nous aimions comme autrefois, avec la même tendresse, la même affection. Tout

la menace. Un jour
Alice est reléguée
minutes, elle trépigna
puis finalement :
i !))
t de regret. Mais
la famille autour
t au jardin en
rai encore ! Je le ferai
e terrible disposition
bon cœur pour
nature. Car lorsque
mère se chagrine
usée du bon Jésus
e. Un jour, qu'on
refusait à la faire arracher
e la fin de la souffrance
aion : "Eh bien ! oui
e donnerez beaucoup
Puis faisant son
lue à l'opération.
mmençait à se dévoler
Alice fut conduite
au sommet de Montrae. Là, se trouvait une
Supérieure éminente Mère Joséphine Pradel, qui
prépara l'enfant à sa 1re Communion, de concert
avec M. l'Archiprêtre Dumoulin, homme d'une grande
distinction et d'une portée remarquable.

Ils comprirent l'un et l'autre ce qu'on pouvait
obtenir de cette enfant intelligente et pleine de volonté.

La nature capricieuse fut combattue en face ;
et notre chère Alice put avouer plus tard que
la grâce de cette vigoureuse éducation lui valut de
faire une sérieuse préparation et d'entrevoir la
beauté de la vocation religieuse, dont elle sentit
les premières manifestations à cette époque.

Mère J
Mo

13 novembre 1
enserrait les
Ste Marthe, et
le grand Corri

vers la Chape
semblant plo
bonne St Angè
la cadette, fa
choisi de St

du Maître d
se fortifièrent,
essaya ses lam
tendrement :
chère bra !"

c'est-il pas en Lui et pour Lui. Notre Seigneur ne nous offre-t-il pas le moyen de l'amitié dans le cher foyer de notre patrimoine Marthe ? Oh ! je vous aime bien et Dieu m'en est point offusqué. La seule cause de mon retard, bonne amie, est le manque de temps. Chaque matin je me disais je pourrais écrire à Laure, mais la journée est si bien employée ; chaque heure amène son occupation, chaque instant est rempli, soit par le travail ou la prière, que malgré mon désir de causer, avec vous j'ai dû attendre au Dimanche, pour répondre à nos correspondances, mais votre lettre m'a dédommagée, merci, elle m'a été bien agréable. Votre tendresse, votre affection si grande, si parfaite, le doulx souvenir de mon absence, le tout vivant de votre lettre m'a fait éprouver une douce émotion. Nous le voyons ~~la matière~~ ne vont pas encore mourir, je vous manque bien chère amie, oh ! croyez que le sacrifice est bien complet de mon côté, et ce n'est pas sans souffrir qu'on accepte ce calice de la séparation. Mais comme vous le dites bien : Jésus est là, c'est pour Lui et pour Lui seul que l'on brise tous les liens

C'était Alice Serbat, de Vienne, l'épouse qui nous venait. Quelques unes de nos sœurs la connaissaient déjà : Elle avait été pensionnaire à Ribérac et revenait souvent dans cette Maison lorsque son concours était réclamé pour une classe.

Née le 17 novembre 1852, Alice entrait au Noviciat à l'anniversaire de ses 22 ans. D'une nature capricieuse et volontaire, que sa jeune mère n'osait contrainder à cause de ses nerfs, l'enfant encore à 2 ans passés jeune, savait faire prévaloir ses désirs. Elle commandait avec empire à la maison paternelle et rien ne lui résistait. Il fallut bien cependant avoir raison de l'enfant de 4 ans. On lui promit de la porte à la cave quand elle ferait un caprice. C'était terrible, pensait on,

ces biens ; que l'on dit adieu à
toutes les joies mêmes les plus pures,
mais qui retarderaient notre ascension.
Oui, amie, il y a un charme puissant
Dieu : c'est pour Jésus et désormais joie, peine,
douleur, plaisir, travail, repos, tout sera
pour lui. Je suis calme heureuse ; je
me trouve bien de ma nouvelle vie.
Je n'en puis assez remercier Dieu des biens
dont Il me comble. Notre vie est toute
simple, toute modeste, vous ne connaissez
pas encore beaucoup l'esprit de notre con-
grégation et nos œuvres. Vous sommes des
filles de la charité. Quand nous nous con-
naîtrons, nous nous aimerons. J'en suis sûre.
Je ne vous écrirai aujourd'hui, qu'à
bâton rompu, et je suis confuse de vous
envoyer une pareille lettre, mais il
m'est impossible de la recommencer. Du
reste c'est à votre cœur que je l'écrive.
Depuis trois jours, les enfants du pension-
nat sont en retraite et c'est aujourd'hui
la clôture. Les exercices religieux sont
multiples, et je suis forcée de vous laisser
pour quelques instants. Mais ne vous
moins unies et mon âme parle tout bas
à votre âme. Elles sont si bien faites

la menace. Un jour
Alice est relégué
minutes, elle s'indigna
puis finalement :
i !"
t de regret. Mais
la famille autour
t au jardin en
rai encore ! Je le ferai
e terrible disposition
bon cœur pour
nature. Car lorsque
mère se chagrine
usé du bon Jésus
e. Un jour, qu'on
refusait à faire arracher
e la fin de la souffrance
ion : "Eh bien ! oui
e donnerez beaucoup
Puis faisant son
lue à l'opération
mmençait à se dérouler
Alice fut conduite
se trouvait une
Supérieure éminente Mère Joséphine Pradel, qui
prépara l'enfant à sa 1re communion, de concert
avec M. l'Archiprêtre Dumoulin, homme d'une grande
distinction et d'une portée remarquable.

Ils comprirent l'un et l'autre ce qu'on pouvait
obtenir de cette enfant intelligente et pleine de volonté.

La nature capricieuse fut combattue en face ;
et notre chère Alice put avouer plus tard que
la grâce de cette vigoureuse éducation lui valut de
faire une sérieuse préparation et d'entrevoir la
beauté de la vocation religieuse, dont elle sentit
les premières manifestations à cette époque.

Mère

M

13 novembre 1

enseraît les

Ste Marthe, e

le grand Corr

vers la Chapel

semblant pl

bonne St Ange

la cadette, fa

choisi de St

Au

du Maître d

se fortifierent

essaya ses lar

tendrement : "

chère bra !"

Sœurs s'entendre ! Je prie bien bien pour vous, le Sacré Cœur, je lui demande beaucoup de choses, notre cher Octave y a une large part. Que j'aime à vous retrouver dans le Cœur de Notre Seigneur, on y est si bien. Allons du courage, ne soyons plus tristes, mais, aimons bien le Cœur de Jésus. Oh ! quand notre âme est vide, et inquiète, qu'elle a besoin d'affection, de tendresse, que le Cœur de Jésus soit notre refuge notre appui, notre consolation, disons lui avec notre bon St François de Salles : O Jova Jesus Vivez mon plus avant dans notre cœur, afin que rien ne m'engloutisse et me tienne lieu de tout. Ces paroles ont la puissance de me consoler, quand je suis dans peines et tristesses, ma pauvre nature, je vous les envoie pour oraison jaculatoire, nous restons amis unis. Dans Jésus vous n'êtes bien chère. Je ne vous ai rien dit encore de ma pauvre maman, et de ma bonne Bra, si vous savez comme maman a été bonne. Je vous les recommande, vous savez que j'ai compté un peu sur vous. Elle, les voit, une fois par semaine à mon intention, vous leur feriez ce jour là une visite spéciale et vous vous direz je remplace Alice aujourd'hui. Je vous en bénirai, aussi et je serai heureuse à cette pensée. Remercie ma bonne tante de ses bons soins, cela a été pour moi une vraie surprise, elle est vraiment trop bonne embrasse la pour moi. Mes souvenirs particuliers à Octave et à mon Oncle. Dites et redites bien à maman toute mon affection et à ma chère Bra. Ma santé est parfaite. Ma tête est presque enlevée et il me semble que je n'ai pas dit tout ce que j'avais à vous dire, tant pour me mettre le besoin

Ste Marthe, Bonjour, 30 novembre 73.

Mes bien chères Sœurs, Je vous remercie de votre aimable lettre, elle m'a fait bien plaisir, je vous en remercie, Je vous ai oublié, Pardonnez moi, Je vous ai bien souvent dans le Cœur de Jésus, Je prie pour vous, Je vous bénis, Je vous aime, Je vous embrasse. De tout mon cœur, Votre Sœur qui vous aime bien et vous bénit, Sœur Marie Alice.

qui nous venait. Quelques unes de nos sœurs la connaissaient déjà : Elle avait été pensionnaire à Ribérac et revenait souvent dans cette Maison lorsque son concours était réclamé pour une classe.

Née le 17 novembre 1852, Alice entrait au Noviciat à l'anniversaire de ses 22 ans. D'une nature capricieuse et volontaire, que sa jeune mère n'osait contrainder à cause de ses nerfs, l'enfant encore à 2 ans ~~très jeune~~, savait faire prévaloir ses désirs. Elle commandait avec empire à la maison paternelle et rien ne lui résistait. Il fallut bien cependant avoir raison de l'enfant de 4 ans. On lui promit de la porte à la cave quand elle ferait un caprice. C'était terrible, pensait on,

et néanmoins elle se moqua de la menace. Un jour enfin on ouvre la porte noire et Alice est reléguée dans l'obscurité. Aux premières minutes, elle tiépigna cria, frappa comme un diable, puis finalement : "Je ne le ferai plus, ouvrez-moi !"

On n'attendait que ce mot de regret. Mais dès que, libre enfin, elle vit toute la famille autour d'elle, la petite espiègle, se sauvant au jardin en narguant, se mit à crier : "Je le ferai encore ! je le ferai toujours !" — Cela promettait une terrible disposition à l'insubordination. Il fallait son bon cœur pour aider à vaincre cette ~~fougueuse~~ nature. Car lorsque mieux disposée, elle voyait sa mère se chagriner elle cessait son caprice. La pensée du bon Jésus lui donnait la force de se corriger. Un jour, qu'un mal de dent la torturait, elle se refusait à faire arracher. Ses parents suppliaient pour hâter la fin de la souffrance.

Après un moment de réflexion : "Eh bien ! oui je veux, à condition que vous me donnerez beaucoup de sous pour les petits Chinois." — Puis faisant son signe de croix, elle se livra résolue à l'opération.

La générosité de son cœur commençait à se révéler.

Vers l'âge de 10 ans, Alice fut conduite au Pensionnat de Ribérac. Là, se trouvait une Supérieure éminente Mère Joséphine Pradel, qui prépara l'enfant à sa 1re communion, de concert avec M. l'Archiprêtre Dumoulin, homme d'une grande distinction et d'une portée remarquable.

Ils comprirent l'un et l'autre ce qu'on pouvait obtenir de cette enfant intelligente et pleine de volonté.

La nature capricieuse fut combattue en face ; et notre chère Alice put avouer plus tard que la grâce de cette vigoureuse éducation lui valut de faire une sérieuse préparation et d'entrevoir la beauté de la vocation religieuse, dont elle sentit les premières manifestations à cette époque.

Elle avait le sens artistique, elle aimait les choses fines, la peinture où elle excellait, copiant les enluminures des anciens manuscrits avec une sûreté de main incroyable, la musique qui la charmait la poésie qu'elle goûtait fort. Quant aux ouvrages ordinaires de la maison ou du ménage, elle s'en souciait fort peu. Elle aurait brodé volontiers les plus fines dentelles, mais raccommoder un linge grossier elle ne le pouvait souffrir. — Une religieuse de Ribéac la formant pour la couture se plaignait de son médiocre travail. "Que voulez-vous, ma sœur, je ne suis pas venue apprendre à coudre, moi!"

L'impertinence fut relevée le soir, Alice retrouva Sr Symphorien pour lui dire humblement "Vous me pardonnerez, je vous prie, ma sœur; c'est mal ce que je vous ai répondu ce matin si follement.

Après huit années de Pensionnat elle revint à Cocane. Une grande épreuve l'y attendait. Son père, M. Joseph Serbat, agent d'affaires et géomètre de 1re Classe tomba dangereusement malade. Ses souffrances traînèrent longtemps. Devant la douleur de sa mère, Alice renonça à la quitter et devint la consolation du foyer lorsqu'en disparut le chef très aimé.

De fait, elle était aussi l'âme de la maison, avec son énergique vouloir et ses idées arrêtées. Elle disait à sa sœur Eva: "Toi, tu te laisseras toujours mener par le bout du nez, mais pas moi!"

Cependant après six mois de séjour à Cocane, Alice comprit qu'il serait sage de songer à un brevet pour l'avenir. L'idée de la vocation religieuse la stimulait, mais elle l'en parlait pas ouvertement.

Avec l'instruction sérieuse déjà reçue auprès de la Vénérée Sœur Martine, professeur remarquable, avec la faculté d'une d'Alice l'heureuse intelligence, le brevet facultatif fut obtenu en 1869.

Libre de son temps, elle pouvait donner

à ses chères Maîtresses de Ribérac le secours de sa présence lorsque quelque religieuse ne pouvait faire sa classe.

J. M. J.

Sacré Cœur de Jésus, donne nous en partage de vous aimer toujours et toujours davantage.

Ma bien chère Laure,

Je n'ai pu répondre plus tôt à votre et charmante missive qui a été pour d'un plaisir et d'un charme infinis. Merci me traite tout à fait en enfant gâté, de vie si longuement et de me donner les détails vivants, sur la vie de nos chères Mères. On a fait passer tout partie de la récréation les vous, et comme vous j'ai admiré ces belles et figures. J'y ai même trouvé plusieurs propos me sont nécessaires pour suivre le travail tant recommandé par St. Nous n'avons ni jeune ni austérité, mais comme les ouvrières du Christ, et nous ne des mets inoccupées. Nous comme les filles de Charité, nous devons être toujours agissantes, toujours actives dans le service de Dieu, allant du pas l'enfance de l'enfance à l'infirme. Et si tout heureux de se trouver près de Dieu et tiédi des ces tabernacles et dérangés dans sa contemplation nous devons nous rendre gaîment vous au secours de l'âme qui nous attend et nous. Nous recevoir l'infortune. Ne quittons pas Dieu pour Dieu. Voilà notre vie dans sa simplicité, rien de grand, rien d'éclatant, humble, toute cachée. Ne me plaignez pas, bien chère amie, je suis vraiment très bien

Elle était dans les plus ligieuses de la Ste Famille conçoit, cette bonne

enfants de Marie de la résidente. Avec son titre et très active : elle les affligés, soulageait Charité.

me la jeunesse note emions joyeuses, voire sif vif, ses réparties le était réclamée dans s. Très peu recherchée volontiers parce parce lisaient de soin pour ues dans son allure ent myope, elle ne es temps plus ou moins nullement.

la vie religieuse revenait ecrant un jour à son Tocane, elle en fut ci s'opposa formellement le confesseur voulait il tité, mais il ajouta des expressions si pénibles, que la pauvre jeune fille sentit ses forces l'abandonner et elle s'évanouit au confessionnal.

Un séjour à Ribérac, où elle eut la grâce insigne de rencontrer l'aumônier de Ste Marthe M. l'Abbé Bonnet, mort évêque de Viviers, rasséréna la pauvre âme angoissée. Cette date fit époque dans sa vie. C'était en 1873. Il fut convenu qu'elle entrerait au Noviciat en novembre.

Elle aurait désiré la Visitation, mais son Directeur

Elle avait le sens artistique, elle aimait les choses fines, la peinture où elle excellait, copiant les enluminures de [illegible] avec une délicat[illegible] de main inexpa[illegible] la poésie qu'el[illegible] ordinaires de la [illegible] soucial fort peu [illegible] fines dentelles, [illegible] elle ne le pouvai[illegible] la formant pour [illegible] travail. "Que [illegible] apprendre à cou[illegible]

L'imp[illegible] retrouva S^t Sy[illegible] "Vous me para[illegible] ce que je vous d[illegible]

Après [illegible] à Cocane. Une [illegible] père, M. Joseph [illegible] de 1re classe t[illegible] souffrance tra[illegible] de sa mère, [illegible] consolation d[illegible] aimé.

D. fa[illegible] maison, avec [illegible] elle disait à s[illegible] mener parle[illegible]

Je n'ai aucune privation matérielle à supporter
votre tendresse pour votre petite amie vous procure
les choses. Rassurez-vous Je vous en prie, ma
santé se fortifie, mes joues deviennent rondes et
commencent à se colorer. Je vais devenir une
robuste sœur de Charité. Mais pour que l'in-
térieur soit en rapport surtout, prie bien bonne amie
pour que je profite bien du temps de mon
noviciat. Que je retienne et mette en pratique
les sages leçons de ma chère Mère des novices.
pour moi maintenant c'est le point essentiel.
et je ne serai vraiment une sainte religieuse
que si je me suis mise à l'œuvre dès le début.
Je ne vous dirai rien de ma mère des novices, ce
que vous en dite d'elle, me prouve que maman
vous la bien fait connaître. C'est pour moi
plus qu'une Mère, c'est un guide sûr, loyal
Je me repose entièrement. Mes compagnes sont
bonnes, la plus grande charité règne parmi nous
et nous n'avons toutes que le désir d'être bien
Jésus. Mais je n'ai point d'amies particulières
nous nous aimons bien toutes, ~~et~~ nous ne pouvons
point avoir d'affection en le règle commune. Nous
nous attachons à Jésus, qui doit nous tout
bien de tout. Le sacrifice est parfois pénible
la nature se révolterait facilement. Mais le cœur
de Jésus dédommage amplement, le cœur qui
s'est donné à lui, sans partage et sans restriction
Mes supérieures sont bien aimables, bonnes, mais nous
n'avons que peut de rapport tout se passe avec

Cependant après six mois de séjour à Cocane, Alice comprit qu'il serait sage de songer à un brevet pour l'avenir. L'idée de la vocation religieuse la stimulait, mais elle l'en parlait pas ouvertement.

Avec l'instruction sérieuse déjà reçue auprès de la Vénérée Sœur Martine, professeur remarquable, avec la faculté d'une heureuse intelligence d'Alice, le brevet facultatif fut obtenu en 1869.

Libre de son temps, elle pouvait donner

à ses chères Maîtresses de Ribérac le secours de sa présence lorsque quelque religieuse ne pouvait faire sa classe.

Elle était dans les plus
ligieuses de la Ste Famille
conçoit, cette bonne
enfants de Marie de la
résidente. Avec son titre
et très active : elle
les affligés, soulageait
Charité.
mer la juste note
nions joyeuses, voire
sif vif, ses réparties
le était réclamée dans
s. Très peu recherchée
volontiers parce que on
lisaient de soin pour
ues dans son allure
ent myope, elle ne
s termes plus ou moins
nullement.
la vie religieuse revenait
rorant un jour à son
Cocan, elle en fut
ci s'opposa formellement
le confesseur voulait il
seulement éprouver sa pénitente, mais il ajouta des expressions si pénibles, que la pauvre jeune fille sentit ses forces l'abandonner et elle s'évanouit au confessionnal.

Un séjour à Ribérac, où elle eut la grâce insigne de rencontrer l'aumônier de Ste Marthe M. l'Abbé Bonnet, mort évêque de Viviers, rasséréna la pauvre âme angoissée. Cette date fit époque dans sa vie. C'était en 1873. Il fut convenu qu'elle entrerait au Noviciat en novembre.

Elle aurait désiré la Visitation, mais son Directeur

notre Mère des novices. Mes journées s'écoulent rapidement, entre le travail et la prière, rien de nouveau ne vient en changer le cours, ce que nous faisions hier nous le faisons aujourd'hui ainsi de suite. Nous ignorons absolument ce qui se passe dans le monde et ce n'est là qu'un charme. Nous avons eu une délicieuse Messe de minuit. Notre chapelle avait revêtu son plus bel air de fête. Jésus dans sa crèche, qui nous tendait ses bras, qui nous prêchait l'anéantissement l'amour de la vie cachée, ses membres glacés qui nous enseignait la charité la plus tendre pour le pauvre, en excitant notre zèle pour les déshérités de ce monde. Tout portait l'âme à un recueillement plus profond, à un dévouement plus complet. Vous avez dû avoir aussi la tête. Je visite souvent ce pauvre Cocan. Je ne vis Eugénie qu'un moment, elle a dû vous le dire. Je vous remercie des dessins que je vous demandais, ils ne me sont maintenant d'aucune utilité. Ne m'envoyez donc pas. Je vous aime bien toujours. Que je revienne maintenant un peu à nos chères Mères. J'ai été vraiment dans l'admiration des passages que vous m'avez copiés. Tout a été nourriture pour moi. Je ne connaissais pas St Grégoire et sa ressemblance avec le saint Lacordaire me le fait apprécier davantage. Vous avez raison de le penser. Merci de votre délicate attention de me faire jouir ainsi de vos lectures, je s'en ai

Elle avait le sens artistique, elle aimait les choses fines, la peinture où elle excellait, copiant les enluminures d[illegible] de main incoga[illegible] la poésie qu'i[illegible] ordinaires de la [illegible] souciait fort pe[illegible] fines dentelles, [illegible] elle ne le pouva[illegible] la formant pour [illegible] travail. "Que [illegible] apprendre à cou[illegible]

L'im[illegible] retrouva S^t [illegible] "Vous me pare[illegible] ce que je vous [illegible]

Après [illegible] à Cocane. Un[illegible] père, M. Joseph [illegible] de 1re Classe [illegible] souffrance tra[illegible] de sa mère, [illegible] consolation d[illegible] aimé.

D'fa[illegible] maison, avec [illegible] ble disait à [illegible] menée parle[illegible]

quitte. Vous avez eu raison de poursuivre jusqu'à la fin Mlle de Montalembert raconte avec un attrait rare. Je vous remercie bien, bien de penser ainsi à moi. J'ai été toute heureuse de savoir votre belle sœur en pleine convalescence, je prie bien encore à son intention. Je vous suis bien reconnaissante de vous souvenir ma pauvre Maman, engagez-la cependant à sortir, après d'instance pourrez vous y parvenir. Je lui écrit dimanche mais je n'ai pas osé lui parler de cela. Je le réserve pour un peu plus tard, craignant qu'elle n'y vit un entendu de notre part. Nous allons commencer une nouvelle année, ces quelques jours qui nous restent vont être employés à remercier Notre Seigneur, pour les grâces obtenues durant cette année écoulée et lui demander des grâces les plus abondantes pour celle qui va commencer. Que lui demanderai-je pour vous, ma Laure, si ce n'est plus que par le passé depuis longtemps j'ai remis entre ses mains tous mes désirs, tous mes vœux pieux. Je ne ferai que les renouveller avec plus de ferveur et d'instance s'il est possible. J'écrirai bientôt à ma chère, ma bonne marraine pour lui exprimer tous mes sentiments à son égard, mais après toute réflexion, mon temps étant un peu court, je trouve que je ne puis mieux confier qu'à ma Laure le soin de les lui transmettre. Dites bien à cette chère marraine toute mon affection, tous mes souvenirs respectueux à mon oncle. Je remercie mon cher Victor de son souvenir et lui dis le chose les plus affectueuses. Ne m'oublie pas près de ces Dames. Mille et mille choses à ma chère maman et à mes Ecoles. Pour vous, bonne amie, je vous réserve tous mes sentiments d'affection profonde, que j'aime tant à vous donner dans le cœur de Jésus.

Votre amie bien votre
Alice

Cependant après six mois de séjour à Cocane, Alice comprit qu'il serait sage de songer à un brevet pour l'avenir. L'idée de la vocation religieuse la stimulait, mais elle l'en parlait pas ouvertement.

Avec l'instruction sérieuse déjà reçue auprès de la Vénérée Sœur Martine, professeur remarquable, avec la faculté d'une heureuse intelligence, le brevet facultatif fut obtenu en 1869.

Libre de son temps, elle pouvait donner

à ses chères Maîtresses de Ribérac le secours de sa présence lorsque quelque religieuse ne pouvait faire sa classe.

A Cocane même, elle était dans les plus intimes rapports avec les Religieuses de la Ste Famille qui auraient bien désiré, on le conçoit, cette bonne recrue pour leur Noviciat.

Elle s'occupait des enfants de Marie de la paroisse dont sa sœur était Présidente. Avec son titre de vice-présidente, Alice était très active : elle visitait les malades, consolait les affligés, soulageait les pauvres, une vraie sœur de Charité.

Il faut ajouter, pour donner la juste note qu'elle aimait le monde, les réunions joyeuses, voire même le bal. Son esprit était si vif, ses réparties si gracieusement prompts, qu'elle était réclamée dans toutes les réunions de jeunes filles. Très peu recherchée dans sa toilette, elle se laissait volontiers parer par sa mère et sa sœur Eva, qui rivalisaient de soin pour la rendre élégante. Jamais d'ailleurs dans son allure elle ne parut distinguée. Fortement myope, elle ne saisissait point les formes et les teintes plus ou moins seyantes : elle ne s'en souciait nullement.

Néanmoins la pensée de la vie religieuse revenait sans cesse à son esprit. S'en ouvrant un jour à son confesseur M. l'Abbé Petit, curé de Cocane, elle ne fut pas comprise. Elle insista. Celui-ci s'opposa formellement à son entrée en Comté. Peut-être le confesseur voulait-il seulement éprouver sa pénitente, mais il ajouta des expressions si pénibles, que la pauvre jeune fille sentit ses forces l'abandonner et elle s'évanouit au confessionnal.

Un séjour à Ribérac, où elle eut la grâce insigne de rencontrer l'aumônier de Ste Marthe M. l'Abbé Bonnet, mort évêque de Viviers, rasséréna la pauvre âme angoissée. Cette date fit époque dans sa vie. C'était en 1873. Il fut convenu qu'elle entrerait au Noviciat en novembre.

Elle aurait désiré la Visitation, mais son Directeur

lui dit formellement qu'elle était pour Ste Marthe.

Il était alors question du mariage de sa sœur avec M. Ferdinand Ribis, receveur de l'Enregistrement à Cocane. Cette perspective souriait à Alice qui voyait alors un protecteur pour sa sœur et sa nièce après son départ. Hélas! dix ans après, ce protecteur mourait!...

Elle voulut que sa sœur fût avantagée dans le partage de leur petite fortune. Le mariage eut lieu le 23 avril 1874. Depuis plus de 6 mois, Alice était à Ste Marthe.

Ce même jour, au moment du dîner de la Comte, on servit une sauce de raves. Se promenant autour de la table du Noviciat, une gracieuse étrangère Ste Isabelle se pencha à l'oreille d'Alice et lui dit en riant: "Peney-vous qu'on serve des raves à la noce d'Eva?" — Cette remarque amusa beaucoup les voisines d'Alice, laquelle, dans sa distraction, n'avait pas compris qu'elle avait mangé des raves.

Mais n'anticipons pas, la jeune fille vient d'entrer au Noviciat, elle a rencontré une vingtaine de postulantes, venues de toutes les régions, et comme elle, remplies de bonne volonté.

Elle a laissé à Cocane une amie bien chère à laquelle elle écrit affectueusement. Celle ci craint d'être oubliée ou moins aimée. Alice lui répond du Noviciat: "Je voudrais vous gronder de votre doute... Non, amie, je ne vous aime pas moins qu'autrefois, je ne vous oublie pas, soyez en bien persuadée. Que de fois nos doux entretiens, ce charme de l'amitié reviennent à mon souvenir! — L'union des âmes ne se brise pas si vite quand N-S en est le lien.

Dieu veut et permet que nous nous aimions comme autrefois avec la même tendresse. Tout n'est il pas pour Lui? Ne nous offre-t-il pas le modèle de l'amitié dans le cher frère de notre patronne Ste Marthe?

Votre tendresse, votre affection si grande si parfaite, la douleur de mon absence, le tout

réuni de votre lettre m'a fait éprouver une douce émotion. Vous le voyez, la nature ne veut pas encore mourir !.... Je vous manque ! oh ! croyez que le sacrifice est bien complet de mon côté... Ce n'est pas sans souffrir qu'on accepte le calice de la séparation. Jésus est là ..... pour Lui, on brise les liens, l'on dit adieu à toutes les joies même les plus pures mais qui retarderaient notre ascension. Oui, amie, il y a un charme puissant à dire : C'est pour Jésus ! et désormais joie, peine, douleur, plaisir travail, repos, tout sera pour Lui. Je suis calme, heureuse, je me trouve bien de ma nouvelle vie qui est toute simple, toute modeste. — Vous ne connaissez pas encore l'esprit de notre Congrégation et nos œuvres. Nous sommes des Filles de la Charité. Vous nous aimerez quand vous nous connaîtrez.

..... Allons, du courage ! Ne soyez plus triste, amie. Aimons bien le Cœur de Jésus. Quand notre âme est vide, inquiète, qu'elle a besoin de tendresse affectueuse, que le Cœur de Jésus soit notre refuge, notre appui, notre consolation. Disons lui avec notre bon St François de Sales : O doux Jésus ! attirez-moi plus avant dans votre Cœur afin que votre amour m'y engloutisse et me tienne bien de tout !"

Ces paroles ont la puissance de me consoler quand je suis aux prises avec la pauvre nature, je vous les envoie comme raison jaculatoire".

La jeune postulante s'exerçait déjà à la noble mission de la conduite des âmes, où elle devait exceller plus tard.

Mère Joséphine Pradel, cousine de Mère Angèle, était heureuse de l'entrée d'Alice au Noviciat et de la voir placée entre les mains d'une telle maîtresse.

Comme quelques semaines se passèrent avant qu'on ait eu le loisir d'écrire à Ribérac les détails sur la nouvelle postulante, Mère Joséphine était

un peu inquiète. Elle l'écrivit à Mère Angèle, dès que des détails arrivèrent de Périgueux :

Novembre "Merci de ta bonne lettre. Je ne saurais t'exprimer ma joie, je suis encore sous cette impression. C'est que cette chère Alice m'a bien tourmentée ces derniers temps. J'étais si sûre de sa vocation ! Je craignais que le diable ne parvînt, non à la faire perdre, mais à en retarder indéfiniment la réalisation.

..... Depuis le jour où elle me fit part de son projet, sa pensée ne me quittait point. La sachant à Ste Marthe, j'attendais impatiemment des nouvelles. Que je suis heureuse de voir cette chère enfant entre tes mains ; tu as un riche trésor à exploiter, le Sacré Cœur te fera la grâce de le faire selon ses désirs. — C'est une nature pleine de générosité et de délicatesse, tu l'as bien jugée. Vraiment une âme d'élite, très aimante et très sensible, sans aucune mollesse. Tous ses dons sont couronnés par une très grande simplicité.

Elle donne difficilement sa confiance, mais quand elle fait tant de la donner, à qui de droit, elle laisse voir jusqu'au replis les plus secrets de son cœur. Je te la confie avec bonheur."

Le temps du Postulat se passa dans la ferveur. N.S. donnait ses consolations au milieu des petites peines de la vie. Le 2 Janvier 1874 la prise de ceinture fut une joie bien sentie. Ce premier lien avec la Congrégation forma un nœud indissoluble. Mère Angèle, avec son esprit intérieur éminent, expliqua aux élues de ce jour béni (elles étaient 14), que la vie sérieusement religieuse commençait, que le désir de devenir des saintes devait leur être familier, n'entendant pas rencontrer parmi ses filles d'âme tiède et pusillanimes : "Des religieuses bâties à chaux et à sable ! leur disait elle ; et ces jeunes volontés s'élançaient courageuses.

S'il y avait des âmes hésitantes sur le chemin à suivre, aux prises avec la tentation et la souffrance, elles venaient à la bonne Mère, implorant lumière, appui, consolation. Alice et ses compagnes savaient cette porte. A toutes, sans distinction elle tendait une main charitable; elle semblait venir du bon Maître, pénétrée du caractère surnaturel de sa mission, aussi défiante de ses ressources personnelles que confiante dans le secours d'en haut.

Quand sonnait l'heure consacrée à l'explication des devoirs religieux, le jeune essaim de postulantes et de novices, voyait arriva Mère Angèle; un peu courbée par la souffrance, la physionomie souriante remarquant tout d'un coup d'œil sûr.

Elle s'assoyait à sa petite table, après la prière fervente, et commençait à parler....

Toutes les intelligences suivaient ses pensées. D'abord une phrase du livre apporté, puis des considérations toutes personnelles, religieusement écoutées. Arrivant par l'organe d'une voix comme celle de Mère Angèle, dont chacune appréciait la vertu éminente, ces paroles éclairaient ces jeunes cœurs bien disposés.

Les récréations se passaient bien joyeuses. Alice n'avait perdu son entrainer, mais la conversation, une fois lancée, elle donnait sa réplique fine, intelligente et toujours aimable. Il lui fallait se surmonter néanmoins, car par tempérament et goût elle eût préféré une causerie intime avec deux ou trois compagnes. — Lorsque son amie Laure de Cocan lui manifestait encore sa crainte que de nouvelles amies lui fissent oublier la première, Alice lui répondait: "Mes compagnes sont bonnes. La plus grande charité règne parmi nous. Mais je n'ai point d'amie particulière nous nous aimons bien toutes, mais rien hors de la règle commune. Jésus doit nous tenir lieu de tout. Ce sacrifice est parfois pénible, la nature se révolterait

mais le Cœur de Jésus dédommage amplement celles qui se donnent à Lui sans restriction, sans partage".

Le 24 Septembre 1874 fut le jour de la prise d'habit. Avec ses nombreuses compagnes, Alice se revêtit du costume religieux, en prenant le nom de Sr Jeanne de la Croix que lui conféra Monseigneur Bonnet.

Après sa profession 6 avril 1876, Sr Jeanne de la Croix commença à faire la classe sous la direction de Mère Cécile. Très soucieuse des progrès de ses petites filles de l'école gratuite, elle s'ingéniait à leur expliquer la vie et la passion de N.S.J.C. On se souvient que, chaque vendredi du Carême, pour intéresser les enfants aux souffrances du bon Maître Sr Jeanne dessinait les instruments de la Passion, la Ste Couronne, les clous, la lance, la pique et l'éponge les stigmates des pieds et des mains, la Croix, le Suaire et les montrait aux écolières qui comprenaient mieux l'amour de N.S.

1885 Quelques bonnes familles ayant demandé pour leurs tout petits, une classe où ne fussent pas mêlés les enfants sans éducation familiale, nos Supérieures voulurent fonder une école enfantine au Choix. Sr Jeanne de la Croix fut envoyée à cet essai, mais le très petit nombre des répondants ne permettant pas d'immobiliser une personne à cette occupation, l'œuvre fut abandonnée la 3e année avec Sr Marie de Gonzague qui avait succédé à Sr Jeanne.

En 1887 du mois d'octobre au mois d'avril 1888, elle s'occupa de la classe des Novices.

Puis envoyée à Bergerac, Directrice du Pensionnat de la Madeleine, Sr Jeanne de la Croix y montra la douce bonté et le dévouement délicat de son âme religieuse. Mais elle se sentait pas dans son élément. Le petit monde bergeracois avec sa fière insouciance, sa brusque familiarité ne

comprenait pas quelquefois cette maîtresse si douce et un peu triste, mais si désintéressée qui voulait les former.

Sr Jeanne fut envoyée quelques mois au pensionnat du Bugue d'Avril en Août 1890.

Revenue à Périgueux, Sr Jeanne fut nommée Directrice du Pensionnat. C'est là que la bonté de son cœur, l'urbanité de ses manières lui attira tant de sympathies. Elle eut le don, la chère Mère Jeanne de persuader les âmes hésitantes, de convaincre celles qui ne savaient se lancer, de calmer les petites altercations.

Le 24 août 1893, Mère Jeanne fut choisie comme assistante de Notre Rde Mère Thérèse Villeréal, tout en continuant son rôle de Directrice du Pensionnat.

A l'élection de la Rde Mère Emmanuel 1896 Mère Jeanne fut de nouveau assistante jusqu'en 1905. . . . . Au 1er mai 1905, la divine Providence lui donna sur les épaules la lourde Croix de la Supériorité générale. Avec sa délicate nature, sa santé, qui dès lors commençait à décline, la rendait hésitante et craintive. Ce fut donc la Croix de la souffrance qui lui fut départie avec laquelle le Bon Maître voulut lui faire acquérir de grands mérites, avant l'appel suprême qui devait arriver sitôt, hélas!

Les préoccupations incessantes de cette époque pénible, où chaque jour lui apportait l'annonce de la fermeture de quelqu'une de nos œuvres, lui causèrent une maladie de cœur qui la conduisit rapidement à une faiblesse excessive. Elle en vint à être anéantie par la plus légère peine. Son bonheur était d'entendre parler de ses enfants du Pensionnat et de leur amabilité.

(facilement. Mais le C) Notre bonne et Vénérée Mère Eustochie, assistante, pensa qu'une diversion pouvait être favorable à cette santé si compromise. En Juin 1906, le voyage d'Angleterre fut décidé.

Depuis 1903, deux maisons ayant été fondées, l'une à Rottingdean, l'autre à Barnet, les visites donnaient une joie visible à Mère Jeanne de la Croix.

Les promenades au bord de la mer lui faisaient un grand bien et cet immense horizon, à marée basse, où aucun écho de la terre ne parvenait, lui était d'un charme infini. "Parlez-moi, disait-elle, à une des sœurs, son ancienne compagne, parlez-moi des choses qui reposent. N'ajoutons aucune note de préoccupations."

On les évitait avec soin les détails pénibles qu'elle redoutait, mais néanmoins, la maladie accomplissait sourdement son œuvre.

Rentrée à Périgueux, au début de juillet 1906 Mère Jeanne fit donner le baptême à une jeune commitie venue depuis deux mois de Rottindeana.

Nos religieuses, qu'elle avait vues pour la première fois l'avaient touchée au plus intime de l'âme. On se rencontrait en promenade, au bord des falaises ou sur les collines dénudées.... C'était tout...

Fridda Kroggel avait tant voulu connaître le Catholicisme... et ces religieuses qui semblaient si bonnes au milieu de leurs pensionnaires joyeuses!

Etant gouvernante des enfants du Pasteur protestant, il eût été scandaleux de voir la jeune fille franchir le seuil d'un couvent. Il fallait une raison plausible de nous aborder: par exemple demander des leçons de français.

Elle le fit; mais pour ne point s'afficher aux yeux du village par des rapports fréquents, elle ne venait qu'à la nuit, selon le conseil de Mère Marguerite Marie, et prolongeait jusqu'à près neuf heures ses instructions de catéchisme.

Fort intelligente, elle s'assimilait avec bonheur la doctrine catholique, et sollicita avec instance le baptême. Comme il eût été imprudent de le lui faire conférer à Rottingdean, Mère Jeanne de la Croix, écrivit qu'il serait bien que Fridda vînt à Périgueux, où Mme Séraguy réclamait une gouvernante pour son fils.

La jeune fille fut agréée, arriva bien vite, et notre bonne Mère Jeanne lui fit continuer tous les jours ses études religieuses à Ste Marthe.

Après son baptême, Mgr Delamarre lui conféra la Confirmation dans sa chapelle privée en Août 1906. - Notre chère Mère en était bien heureuse. Ce fut un éclair seulement.

La fermeture des écoles de St Jacques, Ste Georges et St Avit réveillèrent l'anxiété de la chère Mère. Monseigneur Bougouin, succédant à Mgr Delamarre notre Supérieur, voulut nous donner pour remplaçant ce dernier, le Chanoine Lafaye, directeur du Séminaire. Ce vertueux prêtre était fort apprécié de Mère Jeanne et de la Communauté. Ce nous fut un soulagement de le voir devenir notre Père et notre dévoué Conseiller.

Mais le Samedi saint 1907, un cri d'alarme retentit : "La Madeleine de Bergerac est en feu !" Le cœur de notre Mère fut terriblement secoué, d'autant mieux que, quelques semaines auparavant, une jeune élève venait de mourir au Pensionnat, entre ses bras... Ces pénibles événements l'atterrèrent.

Finalement les écoles d'Eymet, de St Astier, de Lalinde, Ste Alvère, Agonac, Issigeac continuèrent la série douloureuse des fermetures de nos établissements qui se poursuivit jusqu'au dernier.

La Cérémonie de vêture et de profession de 1907 fut voilée de tristesse à cause de l'absence de notre Rde Mère gravement malade. La retraite

des Supérieures ne peut s'ouvrir à cause de l'angoisse qui planait sur la Communauté. Les trois mois suivants virent se dérouler successivement toutes les phases de cette angine de poitrine que, ni les soins les plus assidus et les plus dévoués, ni les prières et les sacrifices de la Congrégation, ne purent conjurer. Fiat!...

Dès les premières atteintes du mal, notre Rde Mère avait reçu l'Extrême-onction. Depuis, chaque matin, elle recevait le Saint-Viatique.

Le 10 Janvier, se voyant entourée des Mères Assistantes, elle leur fit les plus touchants, les plus sublimes adieux. Nous ayant toutes exhortées à l'esprit de sacrifice, elle dit encore et répéta souvent jusqu'à la fin: "Mon Dieu! que votre volonté soit faite! Je veux tout ce que vous voulez... Je suis un Christ... Je vous offre toutes mes souffrances... Je fais le sacrifice de ma vie pour ma Congrégation, pour que toutes mes sœurs correspondent bien aux desseins que le bon Dieu a sur elles. Qu'elles ne cherchent que Lui et les âmes.... dans la vie cachée et dans la simplicité.... oh! qu'elles se fassent petites, bien petites!"

"Prie bien pour moi! Là-haut, je n'oublierai personne."

La nuit qui suivit fut un peu plus calme elle se sentait mieux. On l'entendit faire ce vœu à N. Dame de Lourdes: "Oh! bonne Mère, si je reviens à la santé je vous promets de vous faire élever une chapelle à Rottingdean, afin que vous soyez connue et aimée sur cette terre protestante!"

Se voyant seule avec son infirmière, elle lui dit: "Écoutez-moi, pour me répondre franchement. — Croyez-vous que je guérirai?" Avec un certain tentement le sœur cherchait sa réponse. — La bonne mourante la devança: "Ce serait un grand miracle?"

"Oui, ma Mère", dit résolument l'infirmière. - "Que la volonté de Dieu soit faite ! reprit la vénérée Mère avec résignation.

Ses fréquents étouffements l'angoissaient ; elle ne pouvait demeurer seule. Avec quelle humble prière demandait-elle la présence de son Infirmière durant les crises où elle se sentait défaillir ! Elle gardait l'impression qu'elle se mourait et de fait, la vie s'en allait minute par minute, sans que la souffrance s'affaiblit.

Le 13 Janvier lundi, à deux heures du matin, la religieuse qui la soignait vit les signes avant-coureurs de la mort. Les Mères assistantes averties vinrent entourer la vénérée mourante de leurs prières et de leur profonde douleur.

A cinq heures du matin, notre chère Mère Jeanne de la Croix reposait dans la Salle de Communauté où nous l'avons gardée exposée jusqu'au mercredi 15 Janvier.

Elle y a été visitée par la ville entière. Mgr lui-même est venu dans l'après-midi prier auprès de Notre Mère et nous exprimer sa sympathie.

Les obsèques ont été un triomphe. Jamais foule plus nombreuse n'a suivi un convoi avec tant de recueillement, tant de respect, tant d'universels regrets !

13 Janvier 1908.

Sœur Vitaline Mathieu

converse

Au cœur de la France, dans les montagnes de la Lozère, vivent de nombreuses familles, fortement attachées à la foi, courageuses, vaillantes, aimant éperdument leur clocher et leurs Pasteurs.

Les foyers y sont entourés d'une belle couronne d'enfants qui ignorent l'égoïsme des fils uniques, et qui vivent en cherchant toujours à se rendre heureux mutuellement.

Le père et la mère sont les chefs aimés et respectés, devant lesquels tout s'incline et obéit avec amour.

La frugalité règne à leur table et donne à tous une santé exceptionnelle que montrent les frais visages des jeunes et la force merveilleuse des travailleurs. Aux jours de fête, le traditionnel saucisson et le quartier de porc salé font l'ornement de la table avec la lourde pâtisserie de blé noir.

Pour l'ordinaire, la soupe aux choux et au lard, avec le fromage de brebis, font le repas de midi de la famille, qui a vidé le matin une écuellée de lait et une terrine de châtaignes, réservant pour le soir, les pommes de terre grillées sous la cendre du foyer, largement alimenté.

En 1865, les cinémas et les attractions actuelles étaient inconnues à Langogne de Langogne. Aussi le plus beau spectacle se trouvait à l'église décorée et brillante de lumière, qui réunissait littéralement tous les villages d'alentour. Il n'était donc pas rare que le bon Maître recrutât dans un pareil milieu bon nombre de jeunes âmes, soit pour le sacerdoce, soit pour la vie religieuse. Ces nobles vocations sont légions dans la Lozère.

Monsieur l'Abbé Bonnet, notre aumônier en 1867 et secrétaire de Monseigneur Dabert, connaissait bien cette région bénie. Il nous en fit venir trois jeunes filles : Marie Mathieu était du nombre.

Elle parut tout étrange dans son costume et son langage lozérien, mais si bonne, si pieuse, si désireuse de bien faire que nos Mères l'accueillirent avec plaisir. Ce qu'elle se montra dès l'abord, elle l'a toujours conservé, et rarement on ne trouva une sœur de service plus déférente pour les religieuses, plus dévouée à tous les travaux domestiques que notre Sœur Vitaline.

A ses récréations, elle racontait comment se passaient les veillées dans la chère montagne : les jeunes filles, munies de leurs carreaux (métier à dentelle) se rendaient chez la Sœur Béate, leur maîtresse de classe, où on travaillait en chantant des cantiques jusqu'à minuit. Le lendemain, la neige était souvent fort épaisse, mais on revenait à l'école, dans la matinée, recevoir des leçons de français, d'écriture de lecture, voire même de musique, à 5 sous la leçon.

La chère Sœur Vitaline n'eut garde d'oublier son métier à dentelle ; elle le manipulait fort rapidement dans l'intervalle des gros travaux de la cuisine. Elle excellait à exécuter la guipure de laine dont se confectionnaient alors les bonnets de nos postulantes, qui ne prirent que plus tard la gracieuse coiffure blanche actuelle, reconnaît du voile.

Le changement de climat et d'habitudes la rendit souffreteuse pendant l'année de son Noviciat, aussi la retint-on, durant quelque temps, comme infirmière des Sœurs après sa profession.

En 1873 le Cte de Calmyac réclamait une cuisinière. Sr Vitaline y fut envoyée, puis au Port Ste Foy et au Bourg de la Madeleine.

En 1880, la singulière maladie du sommeil nous la ramena au Noviciat. Bien traitée, elle

triompha du mal et en 1894 elle alla respirer l'air pur de Domme qui rappelait ses montagnes. Elle put continuer le service de la cuisine à Bugue, puis à Mussidan, au Thoin et à Beaumont.

L'hopital-hospice de Lalinde s'ouvrit. Elle y fut appelée. Elle y porta toute son activité et son savoir-faire, épargnant tout travail à ses soeurs. Elle agissait par elle-même et on était obligé de ne pas la contrarier.

Mais ses 75 ans l'avertirent qu'on n'est pas invulnérable et qu'il faut savoir rabattre de son ardeur. A la chapelle, on l'entendait prier avec véhémence pour redemander les forces qui lui échappaient. Elle devint d'une extrême faiblesse. Malgré sa volonté de tenir, elle dut s'avouer vaincue.

Elle adora le vouloir divin et se soumit à tout avec une humble reconnaissance. En arrivant à la Maison Mère, elle fut installée à l'Infirmerie où elle avait tant soigné les religieuses malades.

Sr Fitaline avait été affligée, toute sa vie, de pensées scrupuleuses. Maintes fois, elle poursuivait la bonne Rde Mère après une longue séance de direction afin de lui dire, pour la centième fois : "Ça me semble que je n'ai pas bien fait cela ! - Ça me semble que j'ai oublié ma prière - Ça me semble que je pourrais mieux travailler ! - Moi, dit la Supérieure, il ne me semble pas que vous m'avez dit cela à satiété, mais c'est la vérité entière. Je ne veux plus l'entendre."

Un instant rassurée, elle réitérait le jour même ses craintes exagérées : Celui fut une pénible épreuve.

Mais à ses derniers jours, complètement abandonnée au bon plaisir du Maître Jésus, elle acceptait amoureusement la souffrance, unissant son Fiat, à celui de son Epoux.

Tout doucement, elle s'éteignit et alla jouir de la récompense des bonnes et fidèles servantes.

Sœur Maria Cangardel
Sœur Marie-Domitille

Monpazier.

Au midi de Bergerac, dans une petite paroisse bien enfouie dans châtaigneraies des confins du Lot-et-Garonne, Mazeyrolles, naissait le 18 2re 1843 une enfant que ses pieux parents nommèrent Maria. Elle fut l'aînée d'une famille patriarcale qui donna une seconde fille à Ste Marthe.

La petite Maria ne connaissait d'autre chemin que celui de l'église et de la maison paternelle. Douce et délicate elle était d'une complexion qui demandait de constants soins maternels. Néanmoins, il fallait songer à son éducation. Son oncle[1], frère plus jeune de son père, décida les parents à placer la petite Maria au Pensionnat de Monpazier très florissant et que dirigeait la vaillante Mère Perdrix Folret.

[1] M. Cangardel, inspecteur à Nontron puis à Périgueux.

Dès que l'enfant eût pris contact avec ses nouvelles maîtresses, elle se sentit à l'aise et malgré sa timidité, native, elle excellait en délicates attentions envers elles. Elle fit sa première Communion dans cette sainte Maison où les principes janséniste n'avaient point entièrement disparu. Bien souvent, il fallait se présenter au confessionnal avant la grâce de l'absolution. M. l'Abbé Laulanie, de Bourdeille, était un saint : il estimait que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse et il menait ses agneaux par cette rude voie. D'ailleurs, les âmes formées à cette école, se montraient plus dociles dans l'accomplissement de leurs devoirs, et il était rare de les voir dévier de leurs principes sévères.

Dans cette austère formation, où ont passé nos aïeules, Maria se familiarisa avec la vertu sérieuse et eut le bonheur d'entendre le premier appel

du bon Maître. Elle n'en souffla mot à son entourage mais elle se mit, avec un soin jaloux, à mortifier en tout sa nature et à donner le bon exemple à ses compagnes.

Choisir les emplois les plus ennuyeux, finir la tâche d'une retardataire, être aimable pour toutes ses compagnes, les excuser dans leurs torts, respecter ses maîtresses, se dévouer pour elles, travailler avec acharnement à la classe et aux ouvrages manuels : voilà ce que fut Maria dans ses années de pension.

Nous disons, austère formation, car rien n'était attrayant pour la nature à ce dire Couvent. Après l'appel divin, elle Maria se priva du goûter de 4 heures, si cher aux enfants, pour passer le temps de la récréation à la chapelle et faire le Chemin de la Croix, à genoux sur le pavé.....

La sœur cadette de Maria, Louise Cangardel vint rejoindre son aînée l'année suivante. Elle avait trois ans de moins avec une nature tout opposée. — Vive, enjouée, aimant le fruit et les espiègleries, elle se voyait souvent morigéner par Maria, et alors c'étaient des scènes curieuses :

"Tu me fais de la peine, Louise, tu n'es pas sage et tu donnes le mauvais exemple." — "Tu ne comprends pas, Maria, que moi, je ne veux pas me faire religieuse, je veux m'amuser." — "Mais, Louise, je ne te dis pas de te faire religieuse, du moins, obéis à tes maîtresses et emploie bien le temps de la classe !" — "Ecoute, Maria, j'ai qu'un mot à ajouter, c'est que tu m'ennuies bien fort, et que tu ne gagnes rien sur moi avec les grosseries. Laisse-moi tranquille !..."

Maria faisait un sourire tout désolé, et revenait à la Mutine le soir même pour le même sujet.

Nous savons que Louise se rendit enfin aux conseils de son aînée, et devint aussi religieuse

Rentrée à la maison paternelle, Maria demanda à ses parents de la laisser aller à la Communauté de Ste Marthe à Périgueux pour s'y former à la vie religieuse. Les pieux parents consentirent à se priver de leur chère fille pour obéir à Dieu.

Mère Verdier voulut accompagner Maria afin d'expliquer à Mère Dissorlas ce qu'elle attendait de l'avenir pour sa postulante :"

"Je vous donne une âme d'ange et un cœur d'or, dans cette petite (c'était la formule de ses appréciations sur la valeur des élèves de Montpazier voulant être religieuses). L'ayant élevée chez nous, elle connaît la maison et nous rendra plus de services que n'importe qui ; aussi je désire, qu'après sa profession, elle nous revienne pour nos classes."

Il fallut promettre qu'on agirait ainsi, et la courageuse supérieure, rassurée, repartit à cheval pour Montpazier.

On augure ce que fut le Noviciat de la jeune personne avec une Maîtresse telle que Mère Emmanuel. Ses progrès dans la perfection (sainteté) furent constants. Lorsque arriva la profession en 1864, Mère Verdier rappela sa requête, mais la jeune Sr Domitille était à la veille de son diplôme et le Noviciat la garda provisoirement pour qu'elle achevât ses études.

Le 20 octobre 1865, elle reprit le chemin du beau Montpazier dont elle ne sortit plus jusqu'à ses 78 ans.

Sa sœur Cécilienne mourut la première en 1902 - Sr Domitille devait lui survivre 19 ans.

Mère Verdier attacha donc Sr Domitille aux classes du Pensionnat, où la Mère Sœur se dévoua admirablement jusqu'à leur fermeture en 1906.

Bien tristement elle quitta l'enseignement pour se livrer tout entière au soin des pauvres

de l'Hospice. Elle y mit, pour Dieu, tout son meilleur dévouement, avec la perfection religieuse qu'elle montrait en tout.

Dieu lui réservait une croix bien pénible pour achever son œuvre de purification. Vers 1919, ses facultés mentales qui allaient s'affaiblissant, s'éclipsèrent tout à fait. Il fallait suivre partout la pauvre Sr Domitille qui ne savait ni s'habiller, ni se diriger. Elle sortait parfois sans être vue et ne savait jamais retrouver la porte d'entrée.

Pour la piété et les exercices de Communauté, elle n'oubliait rien, tellement le sens religieux avait imprimé en elle un profond caractère.

Elle s'alita dans l'hiver de 1920 et le 5 Janvier 1921, elle rendait son âme à Dieu, retrouvant seulement, aux pieds du Bon Maître, la pleine possession de sa belle intelligence...

Toute la population de Montpazier rendit hommage aux vertus de cette sainte religieuse qui l'édifiait depuis 56 ans, et qui avait instruit toutes les jeunes filles de la ville et des environs pendant plus d'un demi-siècle.

La croix de fer du cimetière montre la place exacte où elle repose, au milieu du terrain de la Communauté.

5 Janvier 1921.

+

Sœur Marie Julie Marty.

Sarlat.

Sur un plateau boisé, au nord d'Issigeac, s'étage une petite bourgade nommée Bonne. Lorsqu'on passe en chemin de fer, on aperçoit un autre village parallèle sur un autre monticule nommé St Cernin plus proche de la station (Cause St Cernin). Ces deux bourgades ont leurs églises respectives et celle de Bonne se distingue par un clocher, en simple pan de mur, percé de deux ouvertures ogivales, supportant les cloches.

C'est dans cette modeste localité que naquit le 27 février 1873 Marie Marty, fille de Jean et de Marie Boisserie. Ils étaient de bons cultivateurs ayant l'estime de tous les braves gens d'alentour. La petite fille très ouverte, très gaie faisait la joie de ses parents.

A quatre ou cinq ans, elle perdit sa mère. Cette mort changea leur situation. Le père se trouve fort désorienté. N'ayant personne pour soigner son ménage, il se plaça chez les autres, à Cours de Pile, pour le travail des champs.

Les religieuses du Boung. de la Madeleine qui connaissaient ces parages, s'intéressèrent à la petite orpheline qui allait en classe et qui était surveillée par de braves gens. A quatorze ans Marie put soigner son père et faire le ménage comme du temps de la pauvre disparue.

Cet état de chose dura jusqu'en 1891. Alors, Marie avait 18 ans.... L'appel de Dieu se fit entendre au cœur de la bonne jeune fille. Être à Dieu pour le glorifier!... être religieuse!...

Mais... laisser un père pour entrer au couvent, était-ce bien?... Pouvait-on accepter cette hypothèse?

La divine Providence aplanit les difficultés.
" Ma fille, dit un jour le bon père, je suis jeune et fort encore, je puis travailler à me suffire. Les Sœurs de Bergerac veilleront sur moi lorsque je ne pourrai plus rien faire. Puisque ta vocation est d'être religieuse, que je ne sois pas un obstacle à ton bonheur."

Marie pleura et ensuite consulta beaucoup les personnes sérieuses avant de prendre une détermination que plusieurs taxaient d'imprudence.

Le 16 Juillet 1891, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, Marie franchissait le seuil du Noviciat de Ste Marthe.

Elle s'y montra franchement bonne et serviable gaie, courageuse et vaillante. Ses compagnes ont conservé d'elle, de ces traits marqués d'un coin d'une charmante espièglerie.

Par exemple, un soir, en traversant les couloirs qui n'étaient pas alors éclairés à l'électricité, mais qui laissaient simplement apercevoir une pâle flamme bleuâtre du gaz parcimonieusement ménagé, notre Marie, voulant s'amuser, prit le bras d'une compagne, qui passait en lui faisant faire une majestueuse pirouette inattendue sur ses talons. Celle-ci ne dit rien. "- Mais qui êtes-vous, interrogea Marie ?" - Sa sœur épouse. "Je vais bien le savoir" et entraînant le silencieux sous le bec de gaz, qu'elle ouvrit entièrement, elle vit ..... sa Maîtresse des Novices, qu'elle avait fait danser.

Sa confusion fut extrême. Mère Ephérémie congédia l'étourdie en lui donnant le conseil de ne plus agir dans les ténèbres.

Un autre jour une malicieuse compagne laissa choir dans les larges manches de Marie trois ou 4 gros marrons d'Inde, au moment où

elle se rendait à la Chapelle pour la Confession. Il était temps d'entrer au Confessionnal et au moment où le prêtre ouvrait la grille, elle baissa précipitamment ses deux manches en même temps.

Un bruit d'écroulement insolite se fit fit bruyamment entendre sur les planches à droite et à gauche. Marie stupéfaite n'eut pas le courage d'expliquer le fait, elle se leve et bondit hors de la chapelle, comme une vraie étourdie courant chez la Mère des Novices.

Mère Thérèse lui donna comme pénitence d'aller ramasser les marrons et de se présenter de nouveau au prêtre en disant: je suis une sotte... voilà ce qui est arrivé. La confession en règle fut remise au lendemain.

Marie était donc de toutes les petites malices en honneur chez les jeunes. Elle avait le talent d'égayer toutes les récréations

Elle se prépara néanmoins bien sérieusement à sa prise d'habit, où elle reçut le nom de St Julie et à sa profession le 14 Septembre 1895.

N. Dame des Sept Douleurs lui réservait pour la fin de sa vie, une croix qui la fit bien souffrir, mais qu'elle porta avec esprit de foi et de religieuse soumission.

St Julie fut envoyée une première fois à Sarlat en 1895. L'année suivante à Beaumont où elle fut employée aussi à l'hospice. Mais l'air de Sarlat paraissant plus favorable à sa santé, elle y fut envoyée de nouveau en 1897.

Elle s'occupait des vieilles hospitalisées avec un admirable dévouement que rien ne rebutait.

Parmi les personnes soignées, se trouvait une vieille paralysée de 97 ans, dont la tête était complètement déséquilibrée. Elle ne supportait que les personnes distinguées, hors de là, tout était nul à ses yeux.

Alors Sr Julie eut une pensée géniale pour se faire apprécier et faire du bien à la parisienne.

Un jour celle-ci lui demanda : "Mais que faites-vous, ma sœur, toute la journée ?" — "Madame, je donne des leçons de piano." — "Des leçons de piano ! Mais à qui ?" — "Aux jeunes artistes de la ville et des environs." — Vous êtes élève du Conservatoire alors ? — Mais certainement, Madame, où j'ai eu les premiers prix ! —

A partir de ce moment, être soignée par une musicienne du Conservatoire parut si bon à la parisienne, qu'elle ne fit plus la difficile. Elle mourut presque centenaire.

Durant une dizaine d'années notre Sr Julie fut affectée d'un exéma purulent, entourant le cou, les oreilles le menton qui la faisait bien souffrir. Elle était obligée de renouveler sans cesse ses bandages.

Mais sa bonne humeur et sa jovialité n'en diminuaient point, tant elle était unie au bon plaisir divin. Son travail d'hospice se faisait inlassablement.

Cependant l'inflammation gagna tellement, que la moitié du visage étant tuméfié elle ne pouvait plus se montrer à l'extérieur.

La chère Sœur Julie accepta cette croix. Son sang étant empoisonné, aucun remède ne pouvait pallier le mal terrible.

Elle s'affaiblit très vite. Avec une résignation admirable, une profonde reconnaissance envers ses sœurs et une vive piété, elle reçut les derniers Sacrements qui ouvrent la porte du Ciel.

4 mars 1921.

Sœur Lydie Justine Lescure.

Entre Montignac et la Gélie se trouve une paroisse nommée Rouffignac, à laquelle l'autorité diocésaine a donné le nom de vice-doyenné, à cause de l'étendue considérable du vrai doyenné dont elle dépendait (Montignac).

L'église de Rouffignac est curieuse. Elle fut bâtie au XVe siècle, dans le style mauresque, avec 4 grandes et fortes colonnes de soutien, aux angles desquelles sont incrustées des colonnes torses de l'effet le plus décoratif et toutes avec des sculptures différentes. La pierre en est fort dure et traversée par des filons granitiques, qu'on est parvenu à émousser sans qu'ils fissent saillie, ce qui est difficile à obtenir, dit-on.

Le clocher peu élevé laisse à découvert les cloches, protégées par la toiture à 2 mètres au-dessus.

C'est dans cette ancienne église que fut baptisée en novembre 1859, Justine Lescure née le 20 novembre, fille de Blaise et de Anne Constantin. Elle avait plusieurs sœurs qui remplacèrent la mère morte fort jeune.

Le 30 Janvier 1882 elle entra au Noviciat où elle prit l'habit en 1883 avec le nom de Sr Lydie et fit profession en 1884.

Elle resta deux ans au Noviciat, tantôt à la buanderie, tantôt à la cuisine. Son caractère un peu rude lui fut un sujet continuel de luttes sérieuses. Son petit front sourcilleux, son menton proéminent dénotaient une volonté opiniâtre. Elle en convenait et travaillait à se sanctifier avec bonne volonté.

La Communauté de Bourdeilles réclamant

une cuisinière, elle y fut envoyée. Elle y demeura même presque toute sa vie religieuse, sauf une interruption de 1904 à 1907 qu'elle passa partie au Choin et partie à Montpont.

Elle se plaisait dans cette ravissante paroisse de Bourdeille, au site pittoresque et aux environs si intéressants. Le vieux château à la tour élevée, première baronnie du pays. On disait depuis le Moyen Age : "Bourdeille, Biron, Beynac et Mareuil voilà les 4 baronnies du Périgord".

Mais ces questions n'étaient point ce qui vivait notre petite Sr Lydie à cet endroit, ~~[illegible]~~ les vieilles infirmes qui avaient sans cesse besoin de son dévouement. Alerte et industrieuse, elle savait les entourer de soins et d'attentions charitables.

Elle ne reculait devant aucune besogne fatigante. La Bonne Supérieure lui laissait toute initiative pour occuper ses loisirs, voyant qu'elle travaillait soigneusement.

Mais la maladie arriva, mal bien pénible : une tumeur à la poitrine. D'abord Sr Lydie garda le silence le plus absolu sur son état. Lorsque arrivaient des hémorragies, elle tâchait de les arrêter et continuait ses occupations.

Mais une nuit, l'hémorragie fut si forte que la pauvre malade fut impuissante à se soigner seule. Elle était dans le dortoir, entourée de petites orphelines. Elle en réveilla une qui alla avertir une Sœur de venir près d'elle.

C'est alors que pour la première fois Sr Sidonie se rendit compte de l'état de la malade. La crise passée, la Supérieure se hâta de faire partir Sr Lydie pour la Clinique de Périgueux afin de la faire opérer si possible. L'opération réussit et on espérait une complète guérison. Toute le faisait supposer. La chère Sr Lydie, après un complet

repos, sollicita la faveur de reprendre son labeur.

Dix-huit mois encore, elle travailla à son cher Bourdeilles, où elle était tant appréciée. Mais la racine du terrible mal existait encore et elle reparut.

Revenue au Noviciat pour y essayer encore les remèdes nécessaires, elle comprit que cette fois, rien ne pouvait enrayer son mal.

Elle se soumit à la souffrance envoyée par le divin Maître et se fit victime expiatrice.

Ses douleurs furent indicibles..... Quelques mois à peine et le 2 janvier 1921, munie des Sacrements, et amoureusement abandonnée à Dieu, elle alla goûter l'éternel repos, auprès de Celui qui console à jamais. Elle nous laissa tout édifiés d'une vie et d'une mort si héroïquement généreuses, devant la souffrance.

2 janvier 1921.

Sœur Anne-Marie Valette.

Hortense Valette — Le Choin

Hortense Valette fille de Claude Valette et de Catherine Merle, naquit à Brigès d'Airoux, dans les montagnes de la Lozère le 14 mars 1852.

Si la nombreuse famille était peu fortunée pour les biens de la terre, elle était richement dotée d'une ardente piété et d'une foi robuste que ne purent jamais diminuer les épreuves de la vie.

Quatre filles et trois fils faisaient un foyer admirable, dont étaient fiers Monsieur et Madame Valette.

L'aînée des filles se maria à Paris, la seconde s'établit dans la Lozère. Hortense et Agnès eurent la meilleure part en se donnant à Dieu.

Monsieur l'Abbé Bomet notre jeune aumônier, passant à Bruges eut connaissance de ces jeunes filles et leur parla de la vie religieuse, il n'y avait point de Communauté dans le environs. "J'ouvris mon cœur à deux battants, nous redisait St Anne Marie, pour laisser voir mon immense désir de la vie du couvent."

Elle partit bientôt pour Sta Marthe. Le 14 Juillet 1870 à la veille de la guerre Hortense nous arrivait au Noviciat. Les premiers temps lui furent bien pénibles : avoir quitté son père, une mère, des frères et des sœurs chéris, brisait son cœur tendre et affectueux. La Lozère était si éloignée !..

Elle leur écrivit souvent et enfin elle accepta généreusement son sacrifice.

Très douce, mais un peu lente, elle recevait bien les admonitions qui tendaient à stimuler son activité. Elle était entourée de compagnes d'un tempérament tout opposé et elle s'appliquait à imiter de loin leur ardent entrain.

Sa charité était exemplaire. Toujours en bonne harmonie avec ses voisines dont elle parlait avec la plus exquise bienveillance.

Elle prit le S^t habit le 14 octobre 1871 avec le nom de Sr Anne Marie.

Le 4 avril 1873 après un noviciat de 18 mois elle fit profession et fut ensuite nommée à St Astier pour y faire la classe.

Successivement à Domme, aux Barres St Geny, jusqu'en 1880 où la pharmacie de la Miséricorde la retint.

En 1882 les R.P. Jésuites de Sarlat prièrent les Supérieures de leur prêter une religieuse pour

s'occuper de la tenue de la chapelle du Collège. Sr Anne Marie répondait si bien à leurs désirs que le R. P. Allard n'entreprenait rien sans son conseil pour l'organisation des fêtes religieuses.

Comme St Astier demandait une supérieure connaissant déjà l'endroit, Sr Anne Marie y fut envoyée, malgré les récriminations des Pères qui instamment faut durant l'année, qu'on dut leur donner de nouveau la chère Lozérienne. Le collège la conserva encore quatre années, elle en garda toujours le plus édifiant souvenir. Les R. P. Emilien et Allard étaient heureux de lui décrire les fêtes où elle ne pouvait plus prêter son concours.

Durant ces années, la jeune Agnès, sa dernière sœur, après avoir été élevée chez les Religieuses du St Sacrement à Malaucène, s'y fixa en entrant à leur Noviciat. Elle se nommait Sr Ste Lébcadie. Elle était chargée d'une classe nombreuse qu'elle dirigeait fort bien, lorsque arriva l'ordre des expulsions des ordres religieux enseignants.

Sr Ste Lébcadie demanda à Sr Anne Marie si Ste Marthe consentirait à séculariser ses religieuses pour conserver l'enseignement. Après la réponse négative, les Sœurs du St Sacrement préférèrent passer en Italie où elles avaient quelques communautés.

Les religieuses de Malaucène partirent en groupe pour Chéresa, près de Turin pour continuer leur œuvre. La bonne population italienne les reçut avec joie.

Sr Ste Lébcadie écrivait souvent à Sr Anne Marie et s'intéressait aux divers postes qu'elle occupa successivement. Elle était pleine de cœur et très aimée de ses Sœurs de sorte que la Supérieure de Chéresa étant décédée ce fut Sr Ste Lébcadie qui dut accepter ce poste difficile bien qu'elle en fût humiliement défendue auprès de ses Supérieures. Il fallut obéir.

Sœur Anne Marie en quittant Sarlat définitivement fut envoyé quelques mois à Eymet. Ses forces diminuaient et ne lui permettaient rien de pénible. Toujours lente par nature, elle le devenait encore davantage par la fatigue de l'âge, mais elle achevait fort bien le travail commencé qu'il ne fallait pas multiplier. Nos Supérieures la placèrent alors à la Miséricorde pour être portière.

En 1893, elle fut nommée Supérieure de l'Hospice de Belvès. Elle mena admirablement sa petite barque, sachant, par son amabilité, se faire donner des aumônes, auprès des personnes charitables et généreuses.

Ses trois dernières étapes furent Agonac, St Avit-Sénieur et enfin le Choin en 1915.

Religieusement soumise à l'autorité, elle acceptait ces changements sans qu'aucun mot de plainte s'échappât de ses lèvres.

Au Choin, sa santé se fortifia. En Janvier 1921, elle fut nommée Supérieure au départ de Mère Joséphine pour Mussidan.

Elle donna à ses sœurs les soins les plus maternels, surveillant les santés faibles et encourageant avec beaucoup de douceur.

L'hiver suivant, elle fut attaquée de la jaunisse qui l'épuisa promptement. On prévint sa Sœur Ste Léocadie d'avancer son voyage en France, car elle devait venir aux vacances.

La Providence avait décidé que les deux sœurs ne se reverraient plus sur la terre. Sr Ste Léocadie partit de Chérasco pour prendre son billet de Turin à Périgueux.

Arrivée à la gare de Turin, la bonne Sœur vit que son porte feuille, contenant 1500f en monnaie italienne (à peu près 750f en monnaie française) lui avait été adroitement enlevé. Elle se trouva sans le sou.

A la vigueur, elle aurait pu en retournant à Théâra réunir une même somme... mais les premiers 1500 f étaient une forte brèche déjà... elle fit donc le sacrifice de son voyage à Périgueux.

Sr Anne-Marie le fit aussi avec générosité. Ses souffrances étaient continuelles. Elle demanda les derniers Sacrements et s'endormit pieusement laissant un souvenir tout empreint de douce charité le 14 mai 1922.

Ses obsèques furent célébrées dans la Chapelle du Choir au milieu d'un grand concours d'ecclésiastiques et de Religieuses de la ville qui avaient apprécié son aimable humilité et sa religieuse réserve.

Sœur Luce Loiseau.

Novicat.

Louise Loiseau

Ils étaient nombreux les enfants dans la famille Loiseau à Ginestet ; aussi après la première Communion et les conseils d'un père et d'une mère bien sérieux les aînés étaient placés en service dans des maisons choisies pour commencer à gagner leur vie. C'est ainsi que Louise, la seconde fille, fut mise à Bergerac auprès d'une dame riche et profondément pieuse.

Celle-ci visitait souvent notre bonne Mère Mathilde Maurière de l'orphelinat. Ses libéralités s'étendaient à toutes les pauvres enfants de l'Etablissement. Lorsque, à son tour, Mère Mathilde se rendait chez Mme Mercier elle avait l'occasion de rencontrer la petite Louise Loiseau et de lui dire

un mot d'encouragement et une parole de piété. Louise se plaisait à ses entretiens et multipliait à plaisir les occasions de trouver Mère Mathilde. Ces entretiens avec une sainte religieuse ouvriaient les yeux de la jeune fille qui s'orienta définitivement vers la vie du Couvent.

Madame Mercier regretta sa fidèle bonne, mais parfaite chrétienne, elle ne pouvait la refuser au bon Maître.

Louise entra au Noviciat le 19 octobre 1883.

Douce, serviable, gracieuse et souriante, elle était le bon exemple permanent pour ses compagnes. En 1884 elle prit le St habit avec le nom de Sr Luce.

Après sa profession, elle fut appelée successivement à Mussidan, aux Barris St-Georges pour la cuisine.

En 1888 elle partit pour Cahuzac où elle connut Sr Nécomise à laquelle elle s'attacha avec un vrai dévouement filialement religieux.

Aussi lorsque Mère Nécomise fut appelée à Eubjac en 1896, réclama-t-elle Sr Luce pour la cuisine. Sept ans après l'école de Eubjac fut fermée (1903) et les Sœurs partirent accompagnées de la population sympathique qui pleurait leur expulsion.

Successivement Sr Luce fut placée une seconde fois à St Georges, puis à la Maison Mère, à Bourdeilles, à Latourblanche et en 1901 à la Miséricorde de Bergerac.

Partout elle se dévoua avec le généreux entrain des premières années, que lui conservait un grand esprit de foi et un entier don d'elle-même au bon Maître.

En 1909, la Providence lui ménagea de retrouver son ancienne Supérieure de Cahuzac qui était à St Astier, Mère Nécomise.

La maison de St Astier, un peu éloignée de l'église est fort agréable l'été; mais l'hiver et les jours pluvieux, font trouver longs les détours pour se rendre à la messe. Notre chère Sœur Luce se dévoua aux soins multiples de cette petite Communauté, sans s'épargner jamais.

Au sortir de la retraite de 1921, nos Supérieures trouvèrent Sr Luce si déprimée qu'elles lui assignèrent l'infirmerie pour un complet repos. Le Docteur consulté, trouva le cœur tout usé... Usé au service du bon Maître!...

Le repos n'amena aucun changement; la petite Sœur sentait approcher sa fin, souriante et douce toujours, elle l'attendait sans anxiété.

Elle ne la croyait pas si proche néanmoins, pas plus que ses infirmières.

Le 25 octobre, comme à l'ordinaire, Sr Luce fit pieusement la Ste Communion dans son lit. Après son action de grâces et son déjeuner, elle demanda du linge à raccommoder, car elle n'aimait pas l'oisiveté, même dans la maladie.

C'était son dernier travail de la terre...

A onze heures, lorsque la sœur infirmière préparait son couvert pour le dîner sur sa petite table, notre chère Sr Luce qui causait, fit un mouvement en arrière, un soupir imperceptible, ses yeux se fermèrent: elle était morte.

Le bon Maître la recevait dans ses bras, l'enlevait à la terre sans secousse. Le cœur tout usé au service de Jésus, reprenait une vie intense d'amour pour le glorifier à jamais dans l'éternelle félicité.

25 octobre 1921.

Sœur M-Adèle.

Sophie Lesbos.

Hôpital Bergerac

Alles est une charmante localité assise sur les bords de la majestueuse Dordogne, entre le Buisson et la Linde. Le 10 7bre 1860 y vint au monde, dans une honnête famille une enfant qu'on nomma Sophie au baptême. Elle était fille de Jean Lesbos et de Marguerite Ribière.

Dans sa parenté, elle comptait une vénérable religieuse, Mère Emilie supérieure de la Miséricorde de Bergerac. Lorsqu'elle fut en âge de profiter de la pension, Sophie alla avec bonheur auprès de sa tante qui la réclamait et y passa de bonnes années, car ses maîtresses aimaient sa belle nature dévouée, son caractère conciliant, sa physionomie souriante et son application au travail.

La Miséricorde a été de tout temps une pépinière de vocations religieuses. Les saintes devancières obtiennent cette faveur du ciel aux jeunes filles choisies qui écoutent la voix intérieure car bien des âmes s'étourdissent pour ne la point entendre. Sophie l'entendit et la suivit.

Elle entra au Noviciat de Ste Marthe le 1882 prit l'habit en 1883 avec le nom de Ste Adèle, et après sa profession en 1884, elle fut nommée adjointe à l'Ecole communale de Vanxains, auprès de la bonne Mère Euphrasie.

Plus d'un quart de siècle devait durer la douce vie qui se commençait dans cette petite localité avec trois religieuses seulement.

Rien n'était édifiant comme ce milieu de Vanxains. Piété, régularité, ordre, charité, amabilité

obéissance, toutes les vertus y allaient de pair.

Heureuse Communauté où N. Seigneur se plaisait à répandre ses grâces !

Quand arrivait le jeudi, et que les provisions du ménage demandaient à être renouvelées, notre dévouée Sr Adèle, son panier au bras, se dirigeait sur Ribérac, avec quelque bonne voisine complaisante. Si on avait la chance de rencontrer une voiturette à âne, on allait plus vite, sinon on allait allègrement à pied.

Ribérac est encore assez loin de Vanzac. Il fallait du courage pour faire la double étape et rentrer à sa petite Cie avant les étoiles pour ne pas inquiéter ses sœurs.

Mais à Ribérac quelle aimable réception faisaient à Sr Adèle les Sœurs du Pensionnat et de l'Hôpital ! On aurait voulu la combler de toutes sortes de cadeaux, il fallait se limiter pour ne pas excéder les forces de la voyageuse, quand elle était à pied.

Même quand la neige couvrait la route, l'hiver, les sabots de Sr Adèle bravaient la difficulté, elle arrivait courageuse.

Aux jours de congé, on voyait souvent une escouade de religieuses de Ribérac, à leur tour, partir en char-à-banc pour le charmant Vanzac, où Mère Euphrasie accueillait les voyageuses avec une amabilité de grand'mère.

Vingt-sept ans cette vie s'écoula dans la paix la plus parfaitement religieuse.

Tout a une fin.... En décembre 1910, Mère Euphrasie se sentit défaillir. Malgré les soins les plus dévoués de ses filles, elle s'éteignit le 22 décembre. Ce fut une douloureuse épreuve pour notre chère Sr Adèle. La mort de la Directrice laïcisait l'école. Il fallut quitter Vanzac et les âmes !...

Elle trouva une autre œuvre bien florissante à l'Internat de la Miséricorde de Bergerac où elle passa l'année 1911.

Puis elle fut envoyée à l'Hôpital mixte où elle débuta par le traitement des tuberculeux qu'elle soigna de tout son cœur dévoué.

Là, le divin Maître l'arrêta pour lui donner une croix à laquelle elle ne s'attendait pas. Un matin, où la neige couvrait le sol, se rendant à son pavillon, elle glissa, voulut vivement se relever et tomba alors si malheureusement qu'elle en cassa la cuisse.

Inerte au milieu de la cour, elle fut bientôt aperçue par quelques militaires qui l'emportèrent dans son appartement. C'était durant la guerre. Les chirurgiens furent appelés, elle se vit mettre dans l'appareil et accepta de passer de longues semaines, immobile. C'était bien douloureux pour elle qui recherchait surtout l'action.

Enfin, elle put marcher avec des béquilles un certain temps; mais l'ancienne plaie se rouvrit s'envenima à un point, qu'il fallut en arriver à couper le membre, pour arrêter l'envahissement de la gangrène.

La pesante croix fut acceptée encore. Le matin, on voyait deux infirmiers apporter à la chapelle, devant la balustrade, la chère malade qui, après la Ste Communion et l'action de grâces, regagnait de la même manière sa cellule religieuse.

La croix était aussi au plus profond de son âme des peines intérieures la torturaient. Dieu seul sait ce qu'elle souffrit.... Une plaie s'ouvrit dans la jambe restée saine jusque là.

Alors la douleur étant à son paroxysme, le bon Maître appela la chère Sœur Adèle, la délivrant des misères de la terre pour la plonger dans les joies infinies de l'éternel aujourd'hui.

Sœur Marie-Radegonde.

Adeline Piquet.

Asile de Beaufort.

Lorsque, des hauteurs de Thiviers, on regarde la profonde petite vallée, on y voit, tapi sous les ombrages qu'arrose l'Isle, un tranquille bourg : Coignac.

En décembre 1853, une prédestinée y venait au monde pour réjouir une honnête famille. Elle était la seconde enfant de Pierre Piquet et d'Antoinette Daniel.

La foi pratique était profondément ancrée dans ce milieu, aussi la petite Adeline fut-elle bien chrétiennement élevée et préparée à sa première Communion par un prêtre au zèle ardent, qui devint plus tard curé de St Georges et mourut archiprêtre de Sarlat.

En janvier 1876 les religieuses de Thiviers mirent en relation notre jeune Adeline, avec la Maison Mère de Ste Marthe.

Elle comprit que Dieu l'y appelait et elle partit, laissant son frère aîné s'occuper de ses parents et des propriétés.

Nature droite, pleine de bon sens, d'une gaieté communicative, tout en étant encore un peu fruste, Adeline était le boute-en-train des récréations du Noviciat. Si les éclats de rire dépassaient le diapason voulu, la bonne Mère des Novices savait qu'Adeline dirigeait le groupe joyeux. On lui faisait un petit signe, et de sa grosse voix de basse elle s'écriait : "Je n'ai pas pu m'arrêter !..."

Elle était fort aimée de ses compagnes se trouvant toujours à point pour aider les faibles dans les emplois pénibles. Il fallait accepter son aide

bon gré, mal gré, elle était maîtresse sous le rapport de la volonté.

Jamais on ne l'entendit se plaindre ou paraître mécontente et cela même durant la douloureuse maladie dont elle mourut.

Elle prit le St habit avec le nom de Sœur Radegonde. Elle avait une manière particulière de prononcer son nom. Elle nous disait en riant : "Mon nom est rude comme ma personne !"

Après sa profession le 5 octobre 1877, l'Hospice de Brantôme lui fut départi. Elle y soigna les vieillards avec sa vigoureuse activité.

En 1880, comme on avait besoin d'un fort appui pour la classe gratuite du Noviciat, nos Mères y firent venir notre St Radegonde.

Les années qui suivirent furent laborieusement employées à des intérims aux hospices de Bergerac, Sarlat, Mussidan, Brantôme une seconde fois, Mareuil, La Tour Blanche et Montpont.

En 1902 la Providence la plaça dans sa dernière étape : l'Asile Jay de Beaufort. Elle soigna d'abord les femmes avec un inlassable dévouement. Elle remplaçait volontiers les Sœurs qui étaient surchargées. Allant d'un travail fatigant à un autre écrasant de joyeuse humeur qui encourageait son entourage.

Peu à peu cependant ses forces déclinaient. La marche lui devint pénible. Aussi lui donna-t-on alors l'emploi de la lingerie qui permet de s'asseoir. On vit alors notre bonne Sœur Radegonde tirer l'aiguille et raccommoder du matin au soir. Comme elle était expéditive une quantité inouïe de nouveau linge fut préparé durant ces années de repos relatif.

Elle ne savait pas ce qu'était l'égoïsme

et ne voulait pas qu'on se préoccupât de sa santé.

Lorsque les sœurs servant les repas étaient à d'autres soins, elle les remplaçait. Se faisant conduire à la salle, elle s'asseyait auprès de la table et donnait chaque portion avec beaucoup d'aménité.

Ses infirmités s'aggravaient de plus en plus, mais elle affirmait que son état ne réclamait aucun soin particulier. Elle accueillait ses sœurs avec son bon sourire jovial, leur parlait librement, tout en donnant des conseils empreints du bon esprit religieux, et de la charité fraternelle. Elle savait calmer les petites altercations inévitables, avec une aimable plaisanterie. Et Dieu sait ce qu'elle avait à souffrir de ses plaies durant cette dernière période!

Bien unie au bon Maître Jésus dont la chapelle était tout proche, elle demandait dans ses colloques intimes la grâce de continuer sa vie de prière et d'immolation, sans se plaindre jamais ni des personnes, ni des choses. D'une discrétion à toute épreuve, Sr Radegonde écoutait ce qu'on avait à lui dire et renfermait le secret du plus intime, aussi la visitait-on avec bonheur.

Aux premiers jours de mai 1923, il ne lui fut plus possible de soigner elle-même des plaies que l'âcreté de la souffrance dévoila. Deux de ses sœurs lui prêtèrent leurs charitables soins..... Elles purent apprécier la profondeur du mal: la hanche était comme disloquée par le détachement des muscles.....

Avec bonheur Sr Radegonde reçut les derniers sacrements remplie d'esprit de foi et d'une résignation admirable. Pleine d'amour pour le bon Maître qui l'appelait, elle s'éteignit le 28 mai 1923, dans sa 70e année

Sœur Marie-Marthe

Elisabeth Caminade

La Madeleine

Au soir d'une fête de la Ste Vierge en 1867, dans la petite localité de Rampieux, un zélé capucin, ayant réuni les femmes et les jeunes filles de la paroisse, leur faisait connaître le Tiers-Ordre de St François. Admirable confrérie dont les personnes du monde font partie, bénéficiant des œuvres, des mérites, des prières des Religieux Franciscains.

Les statuts et les engagements furent expliqués par le R. P. Sigismond, et les pieuses paroissiennes se groupaient pour se faire inscrire, lorsqu'on vit se dégager des rangs une fillette de douze ans, à l'air résolu.

Elle s'éloignait. Le Père Capucin demanda à Monsieur le Curé s'il ne voulait pas admettre cette enfant qui avait écouté l'entretien avec un grand sérieux.

"Mais, c'est ma meilleure paroissienne fidèle, pensez donc! elle n'a pas compris!"

L'appelant simplement: "Elisabeth, viens trouver le bon Père."

La fillette retourna sur ses pas et parut devant le missionnaire.

"Ma fille, vous voulez bien faire partie du Tiers-Ordre? J'ai vu que vous m'avez écouté avec une attention soutenue."

— "Mon Père, je réfléchirai, je reviendrai demain à la messe et je verrai."

— "Mais pendant que nous sommes réunis, donnez moi vos noms et prénoms, votre âge."

— "Inutile, mon Père, je verrai demain.

Le Missionnaire vit dans ce front d'enfant une ferme résolution, volonté inébranlable. Il était inutile d'insister. Elle se rendait chez elle ou plutôt chez une tante qui la gardait depuis la mort de ses parents qu'elle avait perdus très jeune. Michel Caminade et Marie Doulut. Elle était née le 3 octobre 1855.

Assise au foyer, surveillant le repas de la famille d'adoption, Elisabeth réfléchissait

"Me faire inscrire dans cette confrérie avec telles et telles femmes du village, qui ne sont pas bien dévotes, ... dépendre de la Présidente qui probablement ne comprendra pas grand'chose à sa mission .... ce n'est pas mon attrait.

Puis est-ce vraiment un ordre religieux ces femmes avec leurs maris? Moi, je veux être la vierge du bon Dieu, entrer dans un vrai Couvent avec des religieuses, suivre une règle obéir et me mortifier pour le bon Jésus: voilà mon idéal!"

Le choix étant fait, Elisabeth l'expliqua sans difficulté au Père Sigismond qui vit dans cette nature encore fruste, une belle âme destinée à progresser dans les vertus austères. Il la bénit en ajoutant: "Que Dieu vous conduise, ma fille."

Elle fut placée durant quelques années au pensionnat de Ste Alvère où elle se prépara à la vie de Ste Marthe.

Elle avait deux cousines qui l'attiraient Sr Noémie et Sr Johanna, elle vint les rejoindre en 1874.

Mère Angèle, la parfaite Maîtresse des novices trouva dans Elisabeth, l'esprit de foi, l'amour de Dieu et de la sainte Pauvreté porté à un haut degré. Vaillante et résolue la jeune postulante ne reculait devant aucun sacrifice.

Elle prit le St habit le 2 octobre 1875 avec le nom de St Marie Marthe et fit profession en 1876.

A l'Hospice de Sarlat où elle fut alors envoyée, on remarqua dès l'abord son esprit de pénitence, son amour du travail humble effacé et pénible. Elle avait néanmoins son franc-parler et lorsque quelque chose n'était pas selon la règle elle le relevait vertement.

Thiviers la posséda une année. En 1901, elle fut appelée à Bergerac au grand Hôpital au service des Contagieux.

Elle y resta huit années s'y dépensant avec un zèle admirable.

Il fallait un repos relatif après cette fonction : elle passa une année à Larmane dans la délicieuse retraite, aux bords de la Dordogne.

Bergerac la rappela, mais ce fut la Madeleine qui l'obtint.

Ce fut encore le zèle le plus ardent, la foi la plus vive qui animaient ses actes. Elle travaillait sans compter autant que ses forces le permettaient.

Une paralysie vint la clouer à l'infirmerie. Il lui fut pénible de prévoir les longs jours d'arrêt nécessités par son état

Sœur M. Hermelinde

Nancy Jardel

Hôpital Bay.

Non loin de Montignac et de Saligna, se trouve une charmante localité St Geniès, dont le pied est baigné par plusieurs ruisseaux, ~~dont~~ l'un prend le nom pompeux de Gironde avant de se jeter dans les eaux limpides de la Vézère.

C'est dans ce val agréable que naquit le 8 septembre 1854 la troisième enfant d'une famille très estimée dans le bourg.

Le père Antoine Jardel et la mère Jeanne Laporte étaient de vrais chrétiens, élevant leurs enfants dans les principes de foi et de respect.

On savait prier dans la famille Jardel et c'était avec un bonheur inouï qu'on voyait arriver le mois de Mai, amenant tous les soirs les fidèles à l'église. Hélas! qu'est devenu ce beau temps?....

Il n'est pas étonnant que le bon Maître choisît les deux jeunes filles de cette maison bénie pour en faire ses épouses. Quelle innocence et quelle retenue dans leurs manières!

Cependant leur prudente mère, pour leur donner l'aperçu d'un bal, conduisait Marie et Nancy à la réunion de la jeunesse au carnaval. Elles dansaient fort bien ces jeunes filles, mais lorsque l'heure fixée pour se retirer était venue, on partait sans regret pour la maison paternelle. On n'en sortait guère d'ailleurs que pour se rendre à l'église.

Marie partit pour le Noviciat trois ans avant Nancy. Celle-ci ne cessait de soupirer après l'heureux moment qui la réunirait à son aînée. Enfin en Septembre 1875 elle franchit le seuil

de Ste Marthe. Cette âme droite, toute de douceur, de sérieux, de piété soutenue se trouva dans son élément. Sa Sœur Clémentine quitta le noviciat quelques semaines après pour remplir un emploi à l'orphelinat de Bergerac. Ce fut un léger nuage que le désir du bon plaisir divin dissipa rapidement.

Nancy se prépara à sa prise d'habit avec une ardente piété. Elle reçut le nom de St Hermelinde.

Le 10 octobre 1897, elle prononça ses vœux dans la joie de son cœur, et alla remplacer sa Sœur aînée à l'orphelinat de Bergerac.

Là, son zèle se montra auprès des chères orphelines qu'elle surveillait avec soin en les portant à la vraie piété sérieuse.

La belle voix de mezzo-soprano de St Hermelinde renforça considérablement le chœur des jeunes chanteuses de l'orphelinat. L'habile direction de M. l'Abbé Frapin, maître de Chapelle, forma cette admirable maîtrise de Notre-Dame, grandement admirée, qui fait le charme des cérémonies grandioses de la Cathédrale de Bergerac. St Hermelinde sans aucune recherche d'amour-propre, rendait simplement au bon Maître le don qu'Il lui avait largement départi.

Lorsque plus tard les visites aux vieux parents ramenaient pour quelques jours, les deux Sœurs Jardel à St Geniès, St Hermelinde avait pris l'habitude de réunir toutes les petites filles du bourg qui l'entouraient; on disait le chapelet on faisait une lecture, une pieuse prière, on racontait une histoire et on chantait.

On chantait avec entrain, sans égaler les mélodies de Bergerac. Tout ce petit monde heureux regardait avec respect cette religieuse si

douce et si intéressante et en gardait un ineffaçable souvenir.

L'ouvroir du Bugue s'ouvrit en 1886, la chère St Hermelinde y passa deux années après lesquelles elle fut rappelée auprès des orphelines de Bergerac 1888.

Alors le Maître de Chapelle était l'Abbé Chevalier; il apprécia la ressource musicale qui lui arrivait et les chants admirables de N. Dame reprirent vie sous sa rigoureuse impulsion.

Pendant 9 ans de 1888 à 1897, elle remplit son rôle dévoué auprès des petites orphelines.

Après la retraite, nos Mères envoyèrent St Hermelinde remplir un emploi tout différent: c'était le lingerie du Grand Hôpital.

Avec quelques ouvrières peu expérimentées elle avait à entretenir le linge de cet immense établissement: c'était une travail demandant une personne judicieuse, ayant l'esprit de suite un ordre parfait et de l'expérience.

St Hermelinde s'y consacra avec tout son cœur et un soin constant.

Mais quelques mois avant la guerre elle eut une attaque qui l'arrêta. Mais conjurée par des soins intelligents, cette affection céda à la longue, après un voyage à St Geniès, elle put reprendre ses occupations.

Et la guerre était déclarée, le travail se décupla. On lui avait donné pour l'aider des ouvrières étrangères dont la surveillance était fort pénible. Ce furent donc des années de rudes labeurs que dicin Maître comptait comme celles des soldats de la France.

La bonne Sœur se sentait toujours comme sous le coup d'une nouvelle attaque. Souvent une visite ou une commission durent

être supprimée : "Si j'allais tomber en chemin !" disait-elle. Elle s'attendait donc à une mort prompte et se tenait prête.

Le 20 mai, au matin, la Comtesse ne la vit pas à la Ste Table. Étonnement, car elle ne manquait jamais sa communion. Une religieuse monta dans sa cellule et la trouva, se cramponnant avec le bras gauche au bois de son lit, au pied duquel elle était assise, à moitié vêtue.

Elle fit un soupir quand elle se sentit renversée. Le côté droit était paralysé donc pas de parole, mais une connaissance entière.

Les derniers sacrements lui furent administrés. Lorsque arriva sa chère Sœur Clémentienne, elle la regarda d'un air profond comme pour l'avertir que bientôt on se quitterait sur la terre.

A sa jeune Nièce Nancy, elle fit un sourire et la suivit du regard, comme la jeune fille s'éloignait en étouffant ses sanglots.

Prenant alors son scapulaire, son Crucifix elle les plaça sur sa poitrine, puis rangea son vêtement avec soin près d'elle et resta immobile.

Les invocations pieuses que lui suggéraient ses Sœurs étaient comprises, on vit des larmes couler de ses yeux, jusqu'au moment où des spasmes convulsifs annoncèrent le dernier moment.

Le dernier soupir fut tellement doux que la religieuse, à son côté, ne comprit pas que la chère Sœur n'était plus de ce monde.

La bonne Mère qui avait reçu son premier soupir, au 8 septembre 1854, prenait son dernier soupir d'amour au 24 mai 1921. (N. D. auxiliatrice) en conduisant cette belle âme à son divin Fils.

+

Sœur Marie-Anastasie.
Berthe Lembert.

Eymet n'est point fertile en vocations religieuses, cependant il y a de la foi, du respect de la loi de Dieu, mais le pays est riche, et comme chez le jeune homme de l'Evangile, l'appel du Maître : "Vendez tout pour me suivre" – paraît trop onéreux aux âmes et elles se retirent tristement.

Berthe Lambert entendait l'appel et eut le bonheur de le suivre. Elle était née le 14 juillet 1870 de Pierre Lambert et de Marie Deloupe. Ses parents fort considérés à Eymet, étaient particulièrement honnêtes et sérieux. Ils placèrent leurs deux filles chez les religieuses de la ville et elles devinrent les modèles de leurs compagnes. Piété, intelligence travail classique ou manuel, éducation, tout allait de pair dans ces jeunes filles bien douées.

Après l'obtention de son diplôme, Berthe fut placée comme sous-maîtresse à la classe de St Jacques de Bergerac. Elle y séjourna trois ans et étudia à fond sa vocation à l'école du Saint M. le Chanoine Delbourg.

Au 1er octobre 1892, elle entrait au Noviciat où elle se montra dès le principe, la postulante sérieuse, travailleuse à l'excès, d'un commerce agréable et affectueux. Sa piété était profonde, son recueillement édifiait ses compagnes. Elle reçut le St Habit en 1893 avec le nom de Sr Anastasie. L'année suivante elle fit profession et fut envoyée à Latourblanche pour la classe. C'est alors qu'on apprécia son talent pour stimuler les enfants soit à la classe soit à l'ouvrage manuel de tout genre.

Il était rare de voir une de ses élèves passer tout une

récréation sans avoir un petit sac d'ouvrage manuel pour donner quelques minutes à un crochet, un raccommodage ou une broderie. Cette habitude est excellente à inculquer aux enfants si naturellement portées à la paresse.

Après deux années à La Tour Blanche, le séjour de Ribérac lui fut désigné. Il fallait une maîtresse au Pensionnat. Sœur Anastasie put continuer sur une plus vaste échelle, l'initiation du dernier quart d'heure de récréation pour l'ouvrage manuel.

Elle en vint même, aux longues soirées d'été, à faire asseoir les élèves sous les frais ombrages, pour travailler à la dentelle, à la couture ou au crochet. Au crépuscule seulement, on prenait une joyeuse récréation, précédant le coucher.

La bonne Sœur s'exerçait encore à la peinture et formait de soigneuses élèves. Les devoirs classiques étaient méthodiquement faits et même trop littéralement exonérés. Mais les élèves aimaient bien leur maîtresse et s'efforçaient de la satisfaire, la voyant si maternellement dévouée.

Le Pensionnat de Ribérac se ferma en 1908. quelle douleur! quels regrets!... Sr Anastasie n'était dans son élément qu'auprès des élèves dans une classe aussi fut-elle envoyée à Mussidan à la rentrée. En 1909, appelée à la Miséricorde de Bergerac, elle y passa la dernière étape de sa vie d'institutrice.

Le champ s'étendait vaste dans cet établissement. C'est par plusieurs centaines qu'il fallait compter nos élèves des diverses catégories. La tâche était lourde pour chaque maîtresse, mais remplies toutes de bonne volonté elles menaient à bien de rude labeur.

Cependant des migraines très déprimantes arrêtaient presque toutes les semaines notre chère Sœur Anastasie qui devait attendre, dans la plus grande immobilité, la fin de la crise

Arriva l'annonce de la fermeture de la Miséricorde. Le Ministre signifia par un Décret de Juin 1914 que la Maison et toutes ses œuvres scolaires étaient supprimées. L'intrépide Mère Thérèse, malgré cet arrêt, persista dans son invariable espérance que le Pensionnat ne serait pas fermé.... Dieu veillait.

La guerre éclate le 4 août 1914 : il semblait que le pensionnat fut libre, juste à point pour l'ouvrir aux blessés. On en fit la proposition à l'autorité militaire qui accepte l'ambulance dirigée par nos religieuses.

A la fin d'août, les premiers blessés remplissaient nos dortoirs et nos classes.

Mais les 400 enfants que la fermeture de la Miséricorde laissait sans école, étaient à considérer. La Municipalité et les pères de famille exposèrent la situation au Ministère qui révoque le Décret de Juin et nous rendit toutes nos œuvres.

Mais les classes ?... Comment les ouvrir ?...

M. le Comte de Lapanouze avait dans la ville l'Esprit un tel immeuble, suffisamment grand pour ouvrir un pensionnat. Il eut la générosité de le prêter durant la guerre et on recommença les Cours en Octobre.

Notre Sœur Anastasie continua ses travaux classiques à l'école Lapanouze ponctués par ses migraines hebdomadaires. Durant plusieurs années elle lutta contre une faiblesse qui l'envahissait, jusqu'à ce qu'un jour une attaque de paralysie la terrassa. Elle resta entre la vie et la mort. A force de soins, on parvint à la ramener de bien loin, et avec bonheur elle reprit un peu de classe auprès des petites filles. Elle soignait les jeunes commençantes et préparait leurs devoirs enfantins comme lorsqu'elle corrigeait les travaux de sa 1re division.

Une seconde crise diminua sensiblement sa mémoire. Elle ne pouvait plus nommer les choses par leur nom. Humblement, elle se rendait alors chaque matin à la cuisine pour aider à éplucher les légumes.

Ensuite, elle passait tout le reste de son temps à la chapelle, en prières ferventes, soumise au bon vouloir divin sans se plaindre jamais. Elle fut toujours la fidèle religieuse attachée à sa règle et à son devoir et d'une parfaite édification.

La troisième crise diminua encore ce qui lui restait de lucidité. Elle sentait son infirmité et prenait le parti d'en rire en silence.

La sortie des vacances, juillet 1923 s'avançait. Les pensionnaires de la Miséricorde sentaient qu'elles ne retrouveraient, plus à leur retour, la chère maîtresse qui les avait entourées de tant de dévouement; elles la quittèrent dans les larmes.

Au lendemain de la Transfiguration le 7 Août, Sœur Anastasie s'éteignit doucement dans le baiser du Seigneur, dans sa 53e année, entourée de ses sœurs qui s'excitaient à imiter la vertueuse compagne qui les quittait pour le ciel.